

Quatrième année, N° 25

Publication hebdomadaire
Un an : 25 frs ; six mois : 15 frs.
Le numéro : 75 centimes

La revue catholique des idées et des faits

UT SINI UNUM!

vendredi 12 septembre 1924

Sommaire :

La mission intellectuelle du christianisme Exeunt ?	Gonzague de Reynold Comte Perovsky
Le problème irlandais Vers Jérusalem	Hilaire Belloc Chan. Paul Halflants

Les idées et les faits : Chronique des idées : Double jubilé au Mont César,
J. Schyrgens. — Italie. — Russie.

La Semaine

✠ Important discours de Sa Sainteté. Dans toutes les questions politiques qui touchent aux intérêts religieux, l'Église peut et doit donner des directives. Les catholiques ont le devoir de les suivre. Et le Pape réprouve, pour l'Italie, toute collaboration avec les socialistes parce que cette collaboration au mal n'est, en ce moment, pas justifiée par la nécessité inéluctable d'éviter un mal plus grand.

A ceux qui objectent l'exemple d'autres pays, Pie XI répond que c'est là tout confondre. Il y a en effet, au moins autant de socialismes qu'il y a de

pays rongés par lui. Là où le socialisme est déjà au pouvoir, il est possible qu'une collaboration soit utile. Mais il est de la plus haute importance d'éviter, là où le socialisme n'est heureusement pas au pouvoir, de lui en faciliter l'accession.

✠ Nous avons oublié de signaler la semaine dernière la Semaine Sociale flamande qui fut un très gros succès. On s'y occupa surtout de la déchristianisation, de ses causes, et des remèdes. Le problème est grave et urgent.

Bruxelles : 81. rue de l'Abbaye.

(Tél. : 451,70 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA
GRANDE
MARQUE
BELGE

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTÈMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

PARQUETS TAPIS

Téléph. : 32195

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervuuren (Cinquanteenaire)

QUI
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cultes, 17

:- BRUXELLES :-

G. VERAART

DÉCORATION

:- PEINTURE DE BATIMENTS :-

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC
MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.
26, rue de la Montagne, 26; BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM
LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME
Grand choix de livres de prières et de chapelets
IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION
Typographie - Lithographie - Reliures

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX
6, Avenue de la Porte de Hal, 6
BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911



Horlogerie Centrale
MAISON FONDÉE EN 1864
3, rue de Flandre, BRUXELLES

♦♦♦

MONTRES, PENDULES EN MARBRE
: : ET CUIVRE, RÉVEILS : :
Grand choix de régulateurs
à carillon « Westminster »
Atelier spécial pour réparations.
Travail soigné et garanti.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111. ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roncourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de
coffres-forts, etc., etc.

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

: : AUTOS ET AUTOS CARS-SALONS : :
— CARROSSERIE UNIQUE —
pour mariages — cérémonies — excursions

HOTELS A LOURDES. — Retenez-les en nos
bureaux aux tarifs même des hôtels par le
GLOBE TICKET HOTEL : : : : :

A LA
VIERGE NOIRE
Bruzelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure

VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVBÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

Grand Cremant
du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles . . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de
port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly,
à Couillet (Belgique);
soit à M. DOCHAIN-DEFER, Élysée Building, 56, Rue du
Faubourg St-Honoré, Paris;
ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

DAMES DE MARIE

Chaussée de Haccht, 68-76, Bruxelles

Humanités Gréco-Latines

ÉCOLE NORMALE MOYENNE ARCHIÉPISCOPALE
pour la formation de Régentes. — Diplôme légal
Les inscriptions se prennent à l'École normale moyenne
avant le 15 août. — Pour les cours préparatoires
jusque fin septembre.

INTERNAT ET EXTERNAT

ENGHIEN

COLLÈGE SAINT AUGUSTIN

HUMANITÉS GRÉCO-LATINES
- HUMANITÉS MODERNES -
SECTION PRÉPARATOIRE

Prix de la pension : 1800 francs
GRAND AIR — PLAINE DE SPORT

LE PORTE PLUME A RESERVOIR

"SWAN"

INDISPENSABLE A CELUI
QUI ÉCRIT FRÉQUEMMENT

CHAQUE "SWAN" EST GARANTI
EN VENTE PARTOUT

Fabricants : MABIE TODD & Co Ltd (Belgium) Société Anonyme
8-10, rue Neuve, Bruxelles



COMPTOIR
D'OPTIQUE



FONDÉE
EN 1885

MAISON BLAISE

FONDÉE
EN 1885

46 RUE DE LA PAIX 46
IXELLES-BRUXELLES

JUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE
INSTRUMENTS DE PRÉCISION

Outillage perfectionné pour le montage des Verres
LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINNE
EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM. LES OCULISTES

MÊME MAISON EN FACE AU 49
HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRE

Brasserie Léopold

Société Anonyme



LÉOPOLD



Rue Vautier-Bruxelles



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	■ Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquents } dus à nos Bières de } Qualité fine
Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIERES FINES

LIBERATOR LEOPOLD

(Munich) Densité 6°2

STOUT LEOPOLD

Densité 7°5

BOCK LEOPOLD

(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

La mission intellectuelle du catholicisme ⁽¹⁾

La mission intellectuelle du catholicisme en Suisse : ce thème qu'on m'a fait l'honneur de m'imposer est, je le crois, un peu nouveau, tout au moins pour un auditoire de Journée catholique. En effet, jusqu'à présent, les catholiques suisses, dans leurs grandes assemblées, se sont occupés avant tout de problèmes sociaux ou politiques. Non qu'ils aient négligé complètement les choses de l'esprit : il s'en faut de beaucoup ; mais ils n'ont pas encore, que je sache, déterminé la place et l'importance de ces questions dans la synthèse catholique. C'est ce que je vais tenter de faire, et, d'avance, je m'excuse d'être schématique, sec et un peu ardu.

Les catholiques suisses ont des devoirs intellectuels. A leur tour, ces devoirs ont leur source dans la conception catholique de la civilisation qui est le développement harmonieux de toutes les facultés humaines. Son but est de réaliser en chaque domaine, autant que possible, le plan divin. La civilisation est un état suffisamment avancé de l'humanité pour faciliter à tout homme sur la terre son devoir qui est de collaborer à l'œuvre de Dieu ; ce qui exige des conditions matérielles et morales, en un mot une ambiance propice à cette collaboration. La civilisation doit préparer l'homme et la société à leur fin surnaturelle qui est d'être en quelque sorte réabsorbés par Dieu. Or, comme vous le savez, la culture intellectuelle est un des grands aspects de la civilisation générale.

L'Église s'est organisée pour être à la fois créatrice et propagatrice de la civilisation. Il est donc une mission civilisatrice du catholicisme dans le monde. Les devoirs intellectuels des catholiques suisses consistent donc à travailler avec l'Église à l'accomplissement de cette mission dans ce fragment de l'humanité : la Suisse. Nos devoirs intellectuels sont, par conséquent, soit *généraux*, en tant que nous agissons comme catholiques, soit *particuliers*, en tant que nous agissons comme catholiques suisses. De là les deux chapitres de notre exposé.

Mais la force d'action catholique est de ne jamais rien entreprendre sans avoir préalablement défini. Sa supériorité réside en ce fait qu'elle dérive de principes. Soyons donc bien persuadés que nous ne serons forts nous-mêmes, que nous n'exercerons d'attraction autour de nous, en Suisse et dans le monde contemporain, que si nous savons agir selon ces définitions et d'après ces principes, en méprisant les succès momentanés et transitoires, les concessions et les compromis. Autant que possible, nous devons concevoir notre plan, notre programme, *sub specie aeternitatis*, c'est-à-dire sous l'angle de Dieu.

La loi suprême de l'Action Catholique : la charité

Une seule loi, une loi suprême commande et dirige toute action catholique : la *charité*. « Dieu est charité ; celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui » ; c'est la parole de saint Jean. Et vous connaissez tous le magnifique développement de saint Paul : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai point la charité, je ne suis qu'un airain sonnante et une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et posséderais toute science ; quand j'aurais toute la foi, jusques à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres et livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien... Ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et la charité, mais la plus grande d'entre elles, c'est la charité. »

Il importe ici, pour éviter toute confusion, de définir la charité. La charité, ce n'est point la compassion, ni la sensibilité de cœur, ni même la bienfaisance, la philanthropie, l'amour du peuple, ni, à plus forte raison, la démocratie. Il faut enlever de ce terme tout ce qu'on y a introduit de sentimental, de romantique. La charité a sa pointe dirigée vers Dieu, non vers les hommes. Elle est la grâce qui nous attire vers la vie éternelle, où elle atteindra sa plénitude : voilà pourquoi elle ne disparaît jamais, tandis que la foi et l'espérance disparaîtront, parce que, voyant et possédant Dieu, elles ne nous seront plus nécessaires ; la charité demeurera seule, éternellement. La charité nous porte de l'imparfait au parfait, du fini à l'infini, du transitoire à l'éternel, de la pénombre à la lumière. C'est elle qui nous lie à Dieu, nous assure la vision béatifique : « lumière intellectuelle toute pleine d'amour », pour citer le vers de Dante, ce vers chargé de théologie. Car la charité est la vertu théologale par laquelle, suivant la définition de saint Thomas, nous aimons Dieu pour Lui seul et, par une sorte de choc en retour, le prochain pour Dieu.

Mais comment devons-nous aimer le prochain pour Dieu ? En nous efforçant de conduire le prochain à Dieu. Et le premier pas vers Dieu, c'est un acte intellectuel : « Il faut que celui-ci qui s'approche de Dieu croie que Dieu est », déclare saint Paul. Car la charité ne procède que de la vérité, qui est de l'esprit, non du cœur. Par conséquent, la plus grande charité, la première, ce n'est pas l'aumône qu'on peut faire de ses biens, de sa vie ou de son cœur : c'est l'aumône de la vérité, l'aumône intellectuelle. Tout est basé sur la vérité de la foi. En effet, la charité se définit : la perfection divine de la volonté. Or, la volonté est essentiellement consécutive à l'intelligence : on ne peut vouloir que ce qu'on connaît, on ne peut vouloir bien et bien agir que si l'on connaît bien. Cela est si vrai que, des sept dons du Saint-Esprit, celui qui se rattache à la charité, ce n'est pas le don de piété, ou de force, ou de crainte, mais le don de sagesse. Le don de sagesse complète le don d'intelligence : celui d'intelligence est illumination, mais celui de sagesse est union, union avec Dieu par l'intelligence et la volonté. La sagesse est le suprême ennoblement de l'intelligence ; par la sagesse, tout nous apparaît baigner dans la lumière divine, tout nous apparaît dans sa vérité. C'est la vérité qui nous confère cette liberté des enfants de Dieu, laquelle est, à son tour, l'un des aspects de la charité.

La charité, c'est la grâce surnaturelle par laquelle Dieu nous communique sa vérité, pour qu'à notre tour nous la transmettions aux autres. Mais qu'est-ce que la vérité ? Saint Thomas l'a définie : *adequatio rei et intellectus*, ce qui veut dire que l'intelligence doit s'emparer de la réalité des choses, s'égaliser à elle. L'intelligence a donc pour but le réel, création de l'Intelligence divine, langage du Créateur à ses enfants de la terre. Car Dieu, selon saint Paul, a créé les choses visibles pour manifester ses perfections invisibles : ce qui est la source du symbolisme, de tout l'art chrétien. L'intelligence doit donc s'emparer d'abord des vérités surnaturelles que Dieu nous a révélées ; ensuite, des vérités naturelles. Elle s'empare des premières par la foi, des secondes par la raison.

Mais comment s'empare-t-elle des secondes, c'est-à-dire du réel créé ? En voyant ce réel, en le comprenant tel qu'il est. L'intelligence, en effet, voit les choses telles qu'elles sont, non telles que nous nous les figurons au travers de nos sentiments ou des images que nous nous en formons, ou telles que nous désirons qu'elles soient. Si donc la charité envers le prochain oblige notre intelligence à communiquer à ce prochain les vérités révélées, elle l'oblige également à lui communiquer les vérités naturelles dans toute leur intégrité, sans déguisement ni mensonge.

Ici nous apparaît dans toute sa splendeur la synthèse catholique

(1) Rapport au Congrès des Catholiques Suisses.

Elle unit les deux ordres, le surnaturel et le naturel ; elle concilie la foi et la raison. Cette synthèse a été l'œuvre immortelle de saint Thomas : voilà pourquoi l'Église l'a proclamé *doctor communis*, c'est-à-dire le docteur, non seulement des théologiens et des philosophes, mais de tous les fidèles, celui à qui l'on doit se référer dès qu'il y a doute ou incertitude, dès qu'il s'agit de rattacher l'action aux principes. Cette synthèse, il faut que nous l'opérions en nous-mêmes. Premièrement, pour rendre notre foi sincère ; or, notre foi ne peut être sincère tant que nous laissons traîner dans le fond de notre intelligence l'erreur, la confusion, la fantaisie au sujet du monde créé ou de la vie naturelle, des idées ou des choses. Secondement, pour prendre contact avec les intelligences dites cultivées, qui dirigent le monde ; or, nous ne pourrions prendre contact avec elles, exercer une influence catholique sur la société, que par notre culture intellectuelle.

La culture intellectuelle est donc un devoir catholique de première importance : notre foi l'exige, la charité nous l'impose, toute notre doctrine nous y oblige.

Les devoirs intellectuels des catholiques. Premier devoir : La vérité totale.

Quels sont maintenant les devoirs intellectuels des catholiques en général ?

Le premier est clair : il résulte de toute la théologie à quoi nous venons de nous livrer, ce qui était sans doute ardu, mais nécessaire. *C'est le devoir de la vérité.* Mais de la vérité dans tous ses domaines, avec toutes ses conséquences. En effet, beaucoup trop de catholiques se contentent de leur catholicisme, c'est-à-dire de la vérité purement religieuse. Pour le reste, — science, art ou lettres, action sociale ou politique, — ils pensent comme la plupart de leurs contemporains, agissent selon leur sens propre ou selon la mode, non comme des enfants de Dieu, mais comme des enfants du siècle. Ils cherchent des conciliations impossibles, mais ils ne se demandent guère quelles peuvent être les conséquences de la doctrine catholique, lorsqu'on la transpose dans le domaine de la vie politique ou de la vie sociale.

Certainement, *in dubiis libertas* : l'Église nous laisse la liberté dans les choses douteuses ? Dans les applications pratiques et les circonstances immédiates, non dans les choses elles-mêmes ; le croire serait nier tout un aspect de la vérité, l'aspect du réel, et diminuer la portée de l'intelligence. A plus forte raison dans les principes. Par exemple, on peut être dans le doute et discuter sur les applications du principe d'autorité à une époque déterminée de l'histoire et dans une nation donnée, mais sur ce principe lui-même il ne saurait y avoir de doute, non plus que sur la définition même de l'autorité.

Car l'Église a fixé une fois pour toutes le sens des mots essentiels et la définition des choses ; elle en a établi une fois pour toutes la hiérarchie et les rapports. Le dogme précède la morale, la doctrine dirige l'action ; inspirée par la charité, éclairée par la foi, l'intelligence gouverne le monde. Bien des catholiques oublient que le péché le plus grave, celui auquel il sera le plus difficilement pardonné, c'est le péché contre l'esprit. Encore une fois, la grande force de l'Église réside en son intransigeance intellectuelle : cette intransigeance est un ordre de la charité. Vous n'avez pas le droit de laisser les gens, et à plus forte raison de vous laisser vous-mêmes, non seulement dans l'erreur, mais dans les demi-vérités, dans les vérités estompées, édulcorées, qui sont plus dangereuses que l'erreur. On a dit, non sans raison, que l'Église, c'est l'empire romain transposé, continué sur le plan de l'esprit ; je lui appliquerais volontiers, en le modifiant, un hexamètre célèbre :

Tu regere mentes imperio, Ecclesia, memento.

« Souviens-toi, Église catholique, souviens-toi que tu dois gouverner impérialement les intelligences. »

On peut, en effet, parler d'un impérialisme intellectuel exercé par l'Église. Cet impérialisme, qui ne s'arrête pas aux choses de la foi, est un grand protecteur contre les impérialismes politiques, puisque ces derniers dérivent tous de fausses philosophies.

Nous retrouvons ici le génie de l'Église dont il importe que nous prenions conscience pour l'opposer à celui de notre temps et nous débarrasser de son influence. Notre temps se proclame idéaliste. Mais l'idéalisme, au sens vulgaire et moderne, ce n'est qu'un mélange détonnant d'idéologie et de sentimentalité. Or le génie de l'Église n'est pas idéaliste : il est intellectualiste, c'est-à-dire qu'il combine,

par l'effort de l'intelligence, le réalisme et la spiritualité. Voilà pourquoi l'Église se méfie de tout ce qui est sentimental et instinctif, de tout ce qui est vague et indéterminé, de tout ce qui est plus ou moins imprégné de panthéisme. Voilà pourquoi l'Église n'a aucune sympathie pour ce qui est extrême, elle aime l'ordre, la mesure et la clarté. Si vous relisez le Syllabus, vous y trouverez, dans un latin merveilleux précisément de clarté, le catalogue de toutes les confusions et de toutes les exagérations des temps modernes.

Second devoir : restaurer l'ordre, la mesure, la clarté

Mais, parce que nous vivons à une époque d'exagération et de confusion, le second devoir intellectuel des catholiques, c'est de contribuer à restaurer dans les esprits, — en commençant peut-être par leurs esprits, à eux, — l'ordre, la mesure et la clarté ; c'est de contribuer à rendre aux mots, donc aux choses que ces mots expriment, leur sens précis, et, par conséquent, limité. La guerre a détruit la hiérarchie de toutes les valeurs : ces valeurs, il s'agit maintenant de les redéfinir et de les reclasser ; mais de les redéfinir et de les reclasser selon notre philosophie catholique, non d'après les systèmes ou les schémas contemporains.

Encore une fois, la force de la pensée catholique réside, aujourd'hui, surtout dans son opposition même à la pensée, ou plutôt, parce qu'on n'y trouve guère de pensée, à l'idéologie sentimentale de notre époque. Qu'importe ici les accusations vulgaires de réaction, d'obscurantisme ? ce ne sont que des mots et ce n'est point à nous, catholiques, d'avoir peur des mots. Ayons le courage d'être inactuels, c'est-à-dire d'affirmer très nettement les antinomies qui existent entre les conceptions modernes et notre doctrine. Ce courage sera le gage le plus sûr de la victoire intellectuelle.

Troisième devoir : la culture philosophique

Nous arrivons ainsi au troisième devoir : *la culture catholique.* On ne peut être qu'étonné, qu'attristé, toutes les fois que l'on constate, — on le constate chaque jour, — une absence presque totale de culture catholique, même chez ceux qui devraient être les premiers à la posséder. Cette culture ne se borne point au catéchisme de persévérance, ni au paroissien ; il ne suffit point, pour l'acquérir, de lire quelques traités de sociologie chrétienne et quelques vies de saints, ni de suivre les conseils de M. l'abbé Bethléem. Non, la culture catholique est autre chose encore que la lecture des « bons livres » ; ils sont à la littérature exactement ce que les produits des boutiques de Saint-Sulpice sont à l'art. Ces vomitifs sucrés sont des corrupteurs du goût ; ils font autant de mal à la pensée catholique, certes, que les vierges en plâtre en ont fait à l'art chrétien.

La culture catholique, ce n'est point là qu'il faut la chercher. Sa source, sa base, elle est dans la philosophie thomiste. Tant qu'on n'aura pas généralisé, facilité, répandu, peut-être encore modernisé cette philosophie ; tant qu'on ne l'aura point adaptée aux besoins intellectuels du temps présent et qu'on n'aura point fait l'effort d'en tirer une sociologie, une politique, on n'aura point acquis cette culture catholique dont nous nous faisons un troisième devoir intellectuel. C'est pourquoi l'enseignement de la philosophie doit être encore beaucoup développé dans tous nos collèges, sa vulgarisation introduite systématiquement dans tous nos cercles d'études. Mais, comme il faut en même temps et subsidiairement satisfaire aux besoins affectifs de l'homme, et que le sentiment est en quelque sorte la rosée de l'intelligence, et pour mieux réagir contre le mauvais goût et la laideur qui ont trop envahi nos églises, je préconiserais en même temps l'enseignement de la liturgie, cette magnifique synthèse de tous les arts *ad majorem Dei gloriam*. Aussi bien la liturgie est-elle tout imprégnée de philosophie : saint Thomas, ne l'oublions pas, n'est point seulement le philosophe de la *Somme*, mais encore le grand poète de l'office du Saint-Sacrement.

Mais il faut aller plus loin : la culture catholique, pour être efficace, pour être actuelle sous les apparences mêmes de l'inactualité, implique à son tour une culture générale. Or, le meilleur instrument de culture générale, ce sont les études classiques. Qu'il y ait des catholiques pour consentir à la diminution, voire à la suppression de ces études, c'est toujours pour moi un scandale. Ils savent pourtant, ils devraient savoir que le latin est la langue de l'Église ; ils devraient savoir que toute l'éducation intellectuelle de l'Église, si j'ose m'exprimer ainsi, s'est faite à l'école de la Grèce et de Rome ; que le catholicisme s'est

assimilé toute la sagesse antique, Platon par saint Augustin et saint Jean lui-même, Aristote par saint Thomas. Une partie des racines de la culture catholique plonge dans l'antiquité. Enfin, l'étude des langues antiques, du latin surtout, est le meilleur moyen de préciser le sens des mots et des choses, de lutter contre cette terrible confusion qui règne aujourd'hui dans les esprits.

Quatrième devoir : réagir contre la dégradation intellectuelle de l'époque

En même temps que la culture générale, les catholiques ont besoin de connaître et de comprendre leur époque, son esprit, ses tendances, ses besoins intellectuels et moraux, surtout ses besoins spirituels. J'ai l'air de me contredire, puisque j'affirmais tout à l'heure comme une vertu de la pensée catholique tout ce qu'elle semble avoir précisément d'inaffectif, cette antinomie entre elle et les conceptions modernes. Mais il faut distinguer ici le sentiment et la pensée. Ce n'est point tant par la pensée qu'on appartient à son époque, — c'est à-dire par l'adhésion aux systèmes en vogue et aux théories à la mode, — que par la sensibilité. Réfléchissez-y : être de son temps ne signifie point s'embarquer dans les derniers bateaux, adopter sans critique les théories les plus récentes, partager toutes les erreurs de ses contemporains; cela signifie sentir et comprendre l'âme, qui souvent s'ignore, de l'âge où l'on vit, retrouver dans cette âme le catholicisme latent et retourné qu'elle renferme. C'est pratiquer envers cet âge la charité suprême, laquelle ne consiste point à le flatter, ni à le suivre, mais à lui restituer la vérité. Il faut devancer son époque, non se mettre à sa remorque. Nous avons déjà vu des catholiques aussi généreux que mal instruits, en s'efforçant, comme ils disent, de réconcilier l'Église avec leur époque, tomber dans le modernisme, et le modernisme a des formes politiques et sociales aussi bien qu'intellectuelles. Et puis, le plus fâcheux, c'est qu'en voulant être en avance à tout prix, il arrive très souvent que ces catholiques trop bien intentionnés se trouvent en retard eux-mêmes : comme ces gens qui sortent du sanctuaire à la queue de la procession, juste au moment où la tête y rentre. Êtes-vous bien sûrs, par exemple, que les idées et les systèmes en honneur aujourd'hui dans les masses et chez les demi-intellectuels seront les idées de demain ? Êtes-vous bien sûrs que les jeunes générations, qui seront les maîtres de l'avenir, les partagent encore ? C'est là toute la question.

Les besoins profonds du monde intellectuel après la guerre sont tout autres qu'on se le figure en lisant les journaux ou en écoutant les orateurs de congrès internationaux ou de tir fédéral. Les intellectuels aujourd'hui sont inquiets et pessimistes. Ils sentent la civilisation menacée, ils assistent à la faillite des belles promesses qui n'ont rien produit, à la liquidation du XIX^e siècle. Les idées qui ont gagné la guerre se révèlent impuissantes à gagner la paix. Et surtout c'est l'intelligence qui est menacée. Oubliez les grandes phrases et les formules toutes faites ; vous constaterez l'indiscipline des mœurs et l'anarchie des esprits, vous constaterez que le muscle a plus de succès et rapporte plus que le cerveau. Vous constaterez que partout on cherche à faire des économies, puisqu'il faut en faire, au détriment de la vie intellectuelle.

Toutes les hautes disciplines désintéressées sont abandonnées, parce qu'elles ne font plus vivre : il y a une crise de la science pure, une crise de l'art, une crise de l'histoire, une crise du théâtre et de la poésie, une crise des études classiques. La philosophie est envahie par des sophistes amateurs, la scène par des histrions et des prostituées, la musique par des baladins, les universités par l'enseignement technique et l'utilitarisme professionnel. Bientôt, le cinéma, le gramophone et les danses nègres, avec quelques manuels de vulgarisation pseudo-scientifique, seront seuls à représenter l'unité de la civilisation. Les entreprises de dégradation intellectuelle se multiplient. Ne vous semble-t-il pas que le quatrième devoir des catholiques est précisément de réagir ? Je voudrais les voir, systématiquement, ces catholiques, prendre dans les assemblées, dans les parlements, dans les conseils, dans les congrès internationaux, la défense de toutes les hautes disciplines désintéressées, de tous les sommets de la vie intellectuelle. Non seulement ils exerceraient ainsi une influence immense et se rallieraient les penseurs et les créateurs, mais ils agiraient en conformité avec la doctrine et la tradition d'une Église qui, après l'invasion des barbares, a ramassé dans son manteau tous les débris de la civilisation antique ; qui, au moyen âge, a reconstitué la philosophie ; qui, à la Renaissance, s'est faite artiste et humaniste ; songez au Vatican : songez qu'il s'y trouve des musées, une université, un observatoire d'astronomie, une académie des sciences, une

académie d'archéologie, une école d'études bibliques, une école de chant et même une manufacture de tapisserie.

Cinquième devoir : Travailler à la renaissance de l'autorité

Mais cette reconstruction intellectuelle, ce sauvetage de l'intelligence à quoi nous convions les catholiques, et qui est par ailleurs un postulat de la charité, n'est possible que par la restauration des principes où se trouve la source de toute sagesse. Je l'ai maintes fois répété, je ne me lasserai point de le faire : à toute reconstruction dans l'ordre des faits économiques, politiques et sociaux, doit correspondre une reconstruction sur le plan intellectuel. La première est impossible sans la seconde : ce serait bâtir sur des marécages. Voilà pourquoi tout aujourd'hui nous semble fragile et provisoire. Mais une reconstruction sur le plan intellectuel s'appelle une synthèse. L'image de la synthèse, c'est la pyramide. L'ordre politique ou social, comme l'ordre intellectuel, doit être construit en pyramide ; une surface plane ne peut être qu'une base. Autrement dit, si l'époque d'après-guerre, précisément parce qu'elle a pour mission de reconstruire, éprouve la nostalgie de l'unité, il faut lui faire comprendre que l'unité n'est pas possible sans l'autorité. La pyramide catholique a l'autorité comme pointe : nous savons en acceptant les conséquences religieuses, il serait illogique d'en refuser les conséquences intellectuelles, politiques et sociales.

Le retour à l'autorité s'impose maintenant comme une nécessité impérieuse dans tous les domaines. Persuadez-vous bien, — et saint Thomas saura vous le démontrer, — qu'il n'y a point de vraie liberté quand il n'y a point d'autorité. Parce que, sans autorité, il n'est point d'ordre. Parce que, sans ordre, il n'est point de paix. La Cité de Dieu, qui est l'Église, est régie par le principe d'autorité : or, la cité des hommes n'est durable que si elle s'édifie sur le même patron que la Cité de Dieu. Voici bien le cinquième devoir intellectuel des catholiques : travailler à la renaissance de l'autorité. Faisons bien comprendre que notre liberté d'esprit, la sainte liberté des enfants de Dieu, vient de ce que nous possédons un magistère suprême qui possède la double autorité intellectuelle et gouvernementale. Voilà pourquoi nous sommes forts. Voilà pourquoi nous possédons l'unité, l'ordre et la paix qui sont les trois besoins profonds de l'âme contemporaine. Voilà pourquoi nous sommes de notre temps, parce que nous sommes de toujours.

Sixième devoir : Réintégrer l'intelligence dans la politique

De là un sixième devoir : réintégrer l'intelligence dans la politique. A vrai dire, il est peut-être surhumain. Peut-être même est-il trop tard : dans ce cas, les catastrophes se chargeront de l'accomplir. Mais la décadence des assemblées parlementaires est un fait général aujourd'hui, et c'est une décadence intellectuelle. Or, la décadence intellectuelle est le signe avant-coureur de la fin d'un régime. La politique, ne l'oublions pas, n'est point accessible à tout le monde ; il faut savoir le rappeler, même à l'heure où l'on abandonne volontiers le pouvoir à des illettrés. La politique est une branche de la philosophie. Voilà bien une affirmation qui est inactuelle ! Quatre vertus sont pourtant et malgré tout nécessaires à l'homme politique : la clarté dans les idées, que l'on n'acquiert point sans la culture générale et une certaine dose de philosophie rationnelle, l'indépendance d'esprit, la tradition, la force de caractère. L'empirisme et la sentimentalité lui sont en revanche extrêmement nuisibles. Il est facile de proclamer sa fidélité aux principes, mais il est difficile d'agir selon les principes. Il est facile de faire son devoir, mais il est difficile de le connaître. Il est facile de parler, mais il est difficile de penser. La politique a tout envahi, au point que, trop souvent, un homme politique n'a plus guère le temps, ni de se cultiver, ni de réfléchir. L'abus de la politique sera considéré plus tard par l'histoire comme une des plus étranges aberrations de notre époque et comme un symptôme de décadence. Qu'elle conduise à l'inculture, cela n'est que trop certain.

Tous ces devoirs apparaissent clairement, si l'on possède, non seulement la foi, mais encore ce surcroît de la foi qui est l'esprit catholique. L'esprit catholique est avant tout un esprit de synthèse qui embrasse l'ensemble où il désigne à chaque chose sa place selon son ordre d'importance.

Il nous reste maintenant, après ces devoirs généraux, à nous exprimer sur les devoirs particuliers des catholiques suisses dans l'ordre intellectuel.

Les devoirs particuliers des catholiques suisses dans l'ordre intellectuel

Ces devoirs particuliers sont tout simplement d'appliquer les grands devoirs généraux à notre action religieuse et nationale en Suisse. Reprenons donc rapidement ceux-ci dans leur ordre, et voyons comment les particulariser :

Le devoir de la vérité : il faudrait faire comme l'autruche pour se dissimuler qu'aujourd'hui, en Suisse même, sous l'ordre apparent et le calme superficiel de notre vie publique, l'anarchie intellectuelle est très profonde. Conséquence inévitable de la guerre, des influences étrangères, mais aussi du libéralisme qui, donnant à chaque opinion la même valeur et la même liberté, détruit toute discipline intellectuelle et morale. Il suffit d'être en contact journalier avec la vie de l'esprit chez les non-catholiques pour s'en apercevoir. Je crains fort que ceux-là qui nous dirigent ne s'en aperçoivent point assez. Je crains fort qu'ils n'aient trop de confiance dans notre peuple, ou du moins dans certaines classes de notre peuple. Je crains fort qu'ils ne voient point assez que de trop nombreux maîtres, favorisés par ce néfaste libéralisme qui régit notre système d'instruction publique, sont en train de perdre une grande partie de notre jeunesse. En vérité, il faut que le peuple suisse ait un bon sens inaltérable, un tempérament singulièrement calme, et j'ajouterai : une heureuse lenteur d'esprit, pour avoir supporté, comme le fameux roi Mithridate supportait les poisons, toutes les idées fausses qu'on lui ingurgite depuis au moins un demi-siècle. Il est un rocher, mais n'oubliez pas que l'eau tombant goutte à goutte finit par déliter les granits les plus résistants. J'ajouterai encore que vous ignorez peut-être trop aussi la profonde transformation en train de s'accomplir dans la jeunesse intellectuelle. Ou je me trompe, ou dans peu de temps vous en verrez les preuves. Cette jeunesse, en effet, se désintéresse de la politique, elle éprouve un dégoût général pour les grands mots de quoi nous avons trop vécu jusqu'à présent et qui sont la manne des discours publics ; la médiocrité de notre vie nationale aujourd'hui l'écœure et l'irrite. Si elle se lance dans les sports, c'est souvent parce que cette vie ne peut la satisfaire. Mais aussi, comme la plus grande partie de la jeunesse intellectuelle en Europe, elle est tourmentée, inquiète ; elle éprouve le besoin de certitude, d'ordre et de clarté. A ce besoin, il s'agit pour nous de savoir correspondre. A ces maux, il s'agit pour nous de savoir remédier : ce ne sera que par la splendeur de notre immuable doctrine.

Mais prenons garde aussi nous-mêmes de nous laisser duper par les idées courantes, les mots sonores et abstraits, les formules faibles, les clichés oratoires. Tout cela n'est point innocent. Il n'est point innocent de parler de la patrie comme nous avons accoutumé de le faire dans nos discours électoraux. Non, la patrie, ce n'est point la liberté, ce n'est point la démocratie, ce n'est point la neutralité. Il est un réel danger à confondre l'idée de patrie avec un régime : les gens finissent alors par être de leur opinion avant d'être de leur pays ; ils se trouvent ainsi prêts à sacrifier ce qui est vivant à des abstractions et à des systèmes, ce qui est durable à ce qui est transitoire. Si le régime leur déplaît, ils renieront leur mère. Les régimes changent mais les patries demeurent, et avec elles les devoirs qui nous sont imposés par Dieu envers elles. Il faut donc revenir à la notion catholique de patrie, qui est résumée tout entière dans cette admirable phrase de Bossuet : « La société humaine demande qu'on aime la terre où l'on habite ensemble ; on la regarde comme une mère et une nourrice commune ; on s'y attache et cela unit... Les hommes, en effet, se sentent liés par quelque chose de fort, lorsqu'ils songent que la même terre qui les a portés et nourris étant vivants les recevra en son sein quand ils seront morts. »

Lorsqu'ils seront morts : ceci nous amène tout naturellement à une idée connexe à celle de patrie, c'est l'idée de peuple. Elle est encore à déterminer. Jusqu'à présent, personne, en effet, n'a été capable de nous définir exactement ce que c'est que le peuple, où il commence et où il finit. Est-ce seulement les citoyens, les électeurs ? Est-ce seulement les prolétaires ou les paysans, ou la classe moyenne ? Cesse-t-on d'appartenir au peuple dès qu'on possède une rente, une culture universitaire, dès qu'on appartient à une vieille famille ? Le peuple est-il composé seulement de la génération présente ? Ici encore, vous voyez les dangers de l'indéterminé, du sentimental. Si vous ne le voyez pas suffisamment, je vais vous les révéler en vous découvrant tout ce que ces grands mots de peuple, de liberté, de démocratie, d'humanité, renferment de panthéisme. Nous baignons dans le panthéisme depuis le XVIII^e siècle, nous en sommes imprégnés,

malgré nous, jusque dans notre langage. Or, le propre du panthéisme, c'est de proclamer l'unité de la substance et de faire le tout Dieu. Sa tendance est de nier l'individuel. Son dogme est de croire que l'univers est régi par des forces immanentes, qui le conduisent infailliblement à son destin. Notre vocabulaire politique est rempli de panthéisme, et rien n'est plus contraire à l'esprit catholique pour qui tout est personnel et déterminé, à commencer par Dieu : l'Église travaille, au salut des âmes individuelles ; elle se sert pour cela de la société de l'État, de la civilisation, tandis que la pensée moderne sacrifie constamment les âmes individuelles à l'État et à la société. Si donc nous voulons redonner au mot « peuple » sa signification chrétienne et le débarrasser de tout panthéisme, cessons de l'assimiler à une masse anonyme, agissant par une sorte de vertu immanente et infaillible, et restituons-lui son sens tout simple de terme collectif, représentant une addition d'individus inégaux, mais d'âmes également immortelles. Le dogme vraiment sublime, — l'épithète reprend ici sa signification première, — de la communion des saints, achèvera de nous apprendre que le peuple comprend les morts autant que les vivants. Elle est profondément catholique, cette parole d'Auguste Comte : « L'humanité compte plus de morts que de vivants ». Il s'ensuit que la base de l'État, de la nation, ce n'est pas l'individu, l'électeur, mais la famille, parce que la famille unit les vivants et les morts. La famille et la propriété transmise par l'héritage et qui lui assure seule la stabilité, sont, d'après la sociologie catholique, antérieures à la société, à l'État, échappent par conséquent à leur empire.

Vous voyez donc le grand devoir intellectuel des catholiques suisses : il consiste à préciser, à rectifier toutes les notions politiques et sociales sur quoi nous vivons depuis 1848 et surtout depuis la guerre. Car, trop souvent, ces notions nous viennent de nos adversaires et nous les avons acceptées sans contrôle, à leur suite. C'est ainsi que nous travaillerons à ce que j'appellerai réintégrer l'intelligence dans la politique.

Cela n'est possible que par une culture catholique. Est-ce faire injure à nos chefs politiques et sociaux, que d'estimer qu'ils ne la possèdent point tous encore suffisamment, à un moment où ils en auraient plus que jamais besoin ? Mais par quels moyens la leur donner et compléter ?

Demandons-nous tout d'abord si, nous avons fait suffisamment pour l'esprit, si nous n'avons pas préféré l'organisation des masses à la formation des élites, les succès électoraux à la sauvegarde des principes, les œuvres à la culture individuelle. Sans doute, tout cela était nécessaire pour nous assurer une base sur quoi précisément construire un édifice dont le toit serait l'action intellectuelle. Or, l'heure de cette action a déjà sonné. Nous sommes même en retard. Tandis que dans les pays catholiques, nos voisins ; tandis qu'en Autriche, en Allemagne, en Belgique, en France surtout, qui devrait être ici pour nous un modèle, nous assistons à un réveil de l'intellectualisme catholique, nous nous sommes, en Suisse, légèrement assoupis. Il faut reconnaître franchement notre infériorité intellectuelle, reconnaître que, dans l'histoire de la pensée suisse et de son rayonnement au dehors, notre rôle a été jusqu'à présent assez modeste. Cela tient, sans doute, à des circonstances géographiques et sociales défavorables. Mais il faut être plus fort que les circonstances. Rien ne sert de se scandaliser, d'énumérer des noms, — deux ou trois hirondelles ne font pas le printemps, — d'ériger en grands hommes des inconnus ou des médiocres ! ce sont de vaines poursuites. Voyons plutôt ce que nous avons à faire :

Et d'abord, qu'est-ce que nous entreprenons pour faciliter le travail à nos savants, à nos écrivains, à nos artistes ; pour satisfaire les besoins intellectuels de notre jeunesse, qui éprouve un réel malaise à vivre dans une ambiance qui, parfois, l'étouffe un peu ? Sous ce rapport, il est bon que nous procédions à un examen de conscience.

Cet examen va nous conduire à des propositions pratiques :

Ce dont nous avons le plus besoin, c'était un établissement d'enseignement supérieur : nous le possédons, et c'est l'essentiel. Mais il faut mieux le soutenir. Pour le soutenir, il serait peut-être bon de commencer par s'y intéresser davantage et ne le point menacer périodiquement de concurrence. Mais il va de soi que cet établissement cherche à s'adapter toujours mieux aux besoins intellectuels des catholiques suisses. Trois enseignements fondamentaux sont à développer ou même à créer en l'Université de Fribourg : la sociologie générale, la philosophie politique, la culture nationale d'après les principes chrétiens. Je souhai terais également que le droit international y fût enseigné d'après les méthodes et avec cette contemporanéité qu'un illustre internationaliste, le R. Père de la Brière, a

Exeunt ?

su donner à son enseignement à l'Institut catholique de Paris. Je souhaiterais aussi que l'Université de Fribourg se tint moins à l'écart du mouvement international et se souvint qu'elle n'est qu'à trois heures de Genève.

D'une manière générale, les catholiques suisses devraient suivre davantage le mouvement international dont la Société des Nations est le moteur. Qu'on le veuille ou non, presque tous nos grands intérêts catholiques sont engagés dans les rouages de la Société des Nations. Si les catholiques n'exercent pas en cette dernière l'influence qu'ils y pourraient acquérir, permettez-moi d'affirmer que c'est leur faute. Ils se manifestent beaucoup trop par l'abstention, ce qui est la manière la plus inintelligente de se manifester. Connaissent-ils assez qu'il existe une association dont le siège est à Fribourg, et qui a pour but d'étudier les problèmes internationaux sous l'angle des principes chrétiens et de chercher à défendre nos intérêts religieux auprès de la Société des Nations : l'*Union catholique d'études internationales* ?

Je souhaiterais que les catholiques suisses eussent en général un esprit plus universel, — or, universel et catholique sont synonymes, — et fussent moins unilatéraux. L'esprit européen est une des formes de l'esprit suisse, la seule qui nous ait permis d'exercer une influence dans l'histoire de la pensée. Le catholicisme suisse pourrait devenir facilement un des pôles du catholicisme européen. Ce sera chose faite le jour où les catholiques romands s'orienteront moins exclusivement vers la France, où ceux de la Suisse allemande s'orienteront moins exclusivement vers l'Allemagne, le jour où notre Moléson ou notre Pilate ne nous sembleront plus les limites du monde et cachent moins ce monde à nos yeux.

Dans presque tous les pays catholiques, les forces intellectuelles se sont nouées en faisceau pour agir avec plus de force et d'ensemble. Nous ne possédons pas encore un tel groupement : nous l'aurions possédé, il y a deux ans, sans des questions de boutique. Il faut reprendre cette idée et se souvenir que nos frères séparés nous ont donné l'exemple en constituant un groupement qu'ils ont étiqueté : « les Amis de la pensée protestante ».

Un groupement de nos forces intellectuelles exige un organe, mais qui ne soit pas d'un caractère exclusivement local ; j'entends une revue de grande diffusion. Sans doute, ce projet se heurte à des obstacles financiers et linguistiques, mais il ne faudrait point le perdre de vue.

Voilà donc ce qu'on pourrait faire. Mais l'on ne fera rien que de petit et de médiocre, si l'on ne modifie pas certaines conditions préalables, si l'on ne crée pas une ambiance toujours plus favorable au mouvement intellectuel. Parfois sans doute, sous l'influence du piétisme que nous subissons sans même nous en apercevoir, il règne chez nous une grande étroitesse. Nous avons peur des mots et des formes, nous sommes d'un moralisme de vieille fille aigre et tremblante. Et puis, nous souffrons de ce mauvais goût que nous avons systématiquement cultivé : quand donc enseignera-t-on dans nos séminaires une saine esthétique ? Et quand donc apprendra-t-on à nos futurs prêtres que la laideur est un mensonge ? Je voudrais qu'on leur fit lire certaines pages de Huysmans, et qu'ils se souvissent que Dieu doit être adoré, comme l'a proclamé Pie X, dans la beauté. Sans doute, en art et en musique nous avons fait de bons progrès, mais il en reste beaucoup à faire.

En cet âge de logomachie, je me défie de l'éloquence. Ma conclusion se fera sans phrases. Je vous rappellerai simplement cette parole du Christ dans l'Évangile de saint Jean : « *Veritas liberabit vos*, la Vérité vous libérera ». La liberté, ce n'est pas l'absence de lois ou de contraintes, c'est l'acceptation libre de la vérité : la vérité, dès qu'on l'accepte, devient libératrice. Nous devons donc chercher, accepter avant tout la vérité. Nous possédons la vérité religieuse, mais nous devons avoir le courage, — car il en faut surtout maintenant, — de transposer cette vérité religieuse dans tous les autres domaines. Or, on n'arrive à la vérité que par l'intelligence. L'intelligence a sa source dans la loi. Les hommes passent avec leurs idées et leurs systèmes, mais la loi demeure, et il n'en sera retranché ni un iota, ni une virgule, avant que tout soit accompli.

ZONZAGUE DE REYNOLD,

Professeur à l'Université de Berne, membre suisse et secrétaire à la Commission de coopération intellectuelle de la Société des Nations.



Le docteur Gustave Geley est mort.

Avant de monter au ciel — comme il convient tout au moins de l'espérer — l'infortuné directeur de la *Revue Métapsychique* en est tombé, ou presque. En revenant de Varsovie par la voie des airs, le directeur de l'Institut Métapsychique International est venu tragiquement s'écraser contre le sol avec l'aéroplane qui transportait son enveloppe corporelle. Pourquoi, oh ! pourquoi aucun des « clairvoyants » avec lesquels le docteur Geley avait procédé à tant d'expériences retentissantes ne l'avait-il prévenu contre le danger qu'il y avait pour lui à circuler dans l'air ? !

Dans le *Journal*, Clément Vautel qui n'y va pas, lui, de main morte, le somme de se « manifester » sans retard. L'auteur de l'*Ectoplasmie* et la *Clairvoyance* va-t-il s'exécuter ? Ou bien préférera-t-il garder le même silence — silence quelque peu sinistre — que tant d'autres « métapsychistes » déçédés ? J'avoue pencher vers cette dernière hypothèse... Et si, par hasard, le soi-disant « Geley » nous donne de ses nouvelles, ce sera le même charabia, les mêmes lieux communs, la même inaptitude à donner des réponses adéquates à des questions précises, les mêmes faux-fuyants, les mêmes erreurs sur des matières sur lesquelles le vrai « Geley » devrait être ferré à glace — que partout ailleurs.

* * *

Le docteur Geley disparaît à un moment particulièrement critique pour la « métapsychique ». Un « démasquage » suit l'autre. Après le fiasco d'Eva Carrière devant la Sorbonne, c'est l'effondrement de Guzik (1), le polonais spécialement protégé par le directeur de la *Revue Métapsychique* ; c'est le fiasco d'Erto (que M. Geley a eu le mérite, reconnaissons-le, de démasquer le premier dans les colonnes du *Matin*) ; c'est une mésaventure pour le moins désagréable arrivée à Rudi Schneider, le frère de ce « Willy », dans lequel mon ami le professeur Max Dessoir mettait tout dernièrement encore son ultime espoir ; ce sont encore d'autres seigneurs de moindre importance pris la main dans le sac, ou même (tel Laszlo à Budapest) confessant eux-mêmes leurs tricheries.

Geley disparaît en pleine bataille « pour » et « contre ». Encore que l'issue en soit douteuse, je dirai avec M. Paul Heuzé que la métapsychique objective tout au moins, me semble bien malade et que je ne la vois pas trop se tirant de ce mauvais pas.

Le docteur Geley se sera donc battu — et avec quel acharnement ! — pour une illusion ? ! Que celui-là lui jette la première pierre qui n'a jamais couru à la poursuite d'une ombre ! Pour moi, je salue avec un respect sincère la mémoire de ce courageux lutteur, de cet infatigable chercheur. *Requiescat...*

* * *

Sa disparition aura coïncidé avec un nouveau coup encore porté à sa « science » préférée. La Société anglaise des recherches psychiques vient de publier, sous le titre de *Experiences in Spiritualism with D. D. Home* (2), une série de lettres et de notes datant de plus d'un demi-siècle, dans lesquelles le comte de Dunraven (naguère Lord Adare) narre les séances auxquelles il assista avec le fameux Home comme médium.

On sait que ce Home (mort en 1886) représente pour ainsi dire l'alpha et l'oméga du spiritisme dit physique, de la métapsychique objective. Si ses phénomènes à lui n'ont pas été authentiques, c'est que... c'est qu'il n'en existe point. Là-dessus tout le monde est, je crois, d'accord.

Le témoignage du comte de Dunraven en ce qui concerne Home a été de tout temps considéré comme un des principaux. Or, que constatons-nous en lisant ces notes, ces lettres, écrites, ne l'oublions pas, immédiatement après les incidents décrits ?

Ceci tout d'abord : que les assistants laissaient à Home une liberté à peu près entière. Il pouvait se mouvoir dans la chambre à sa guise ; même parfois la quitter. On ne lui tenait les mains que lorsqu'il le

(1) Je le connais de longue date ; et ce m'est un plaisir tout particulier de signaler ce Guzik comme un fraudeur aussi systématique que peu intéressant !!

(2) *Proceedings of the Society for Psych. Research*, Part 93, June 1924.

demandait lui-même (alors même que la séance avait lieu dans l'obscurité complète !). De ses pieds on se préoccupait encore moins. Il est évident que jamais on ne le fouillait. Et alors que l'auteur reproduit *in extenso* les très peu intéressants discours que prononce Home dans l'état de « transe », il néglige de mentionner les précautions les plus élémentaires prises contre la supercherie. Il est clair, du reste, qu'on n'en prenait d'habitude à peu près aucune.

Et comme il est extrêmement probable qu'à tous ces points de vue les séances Dunraven n'offraient rien d'exceptionnel ; que la très grande majorité des clients du prestigieux écossais (Home) avaient la même mentalité et lui laissaient — quelques cas exceptionnels mis à part — la même liberté, il en résulte... mon Dieu, il en résulte ceci : que les quatre cinquièmes au moins des phénomènes de Home ne méritent de retenir l'attention en aucune façon.

Et le dernier cinquième ? Je n'en disconviens pas : certains incidents subsistent quand même :

Rari nantes in gurgite vasto.

Mais comment avoir, pour ces incidents, pleine confiance dans ce qu'on nous en narre, quand nous avons mille et une preuves de la confiance minime qu'inspirent en général ces narrateurs en tant qu'observateurs ? S'il est de toute évidence qu'il a pu se laisser bernier cinquante fois ; s'il a une confiance sans bornes dans celui qui peut-être le berne — quelle importance peut-on attacher au récit qu'il nous fait (récit combien incomplet !) du cinquante-et-unième incident — même difficilement explicable en apparence ?

N'exagérons pourtant rien. La Bastille médiumnique est terriblement battue en brèche : pourtant elle tient encore. La mort tragique du docteur Geley en précède-t-elle de près l'effondrement définitif ? Un avenir peut-être très prochain nous le dira.

Dans un numéro tout récent de la *Vossische Zeitung*, le Professeur Dessoir émet une suggestion éminemment raisonnable et qui, si elle se réalise et donne des résultats concrets, nous apportera peut-être la solution du problème ou tout au moins nous en rapprochera grandement. Attendons le savant berlinois à l'œuvre et, en attendant, et pour ne pas en perdre l'habitude : Patientons !

Comte PEROVSKY.



Le problème irlandais

Peut-être une description impartiale de la situation irlandaise actuelle dans les colonnes de votre *Revue*, à l'usage de l'opinion publique étrangère, sera-t-elle de quelque utilité.

Quand l'insurrection irlandaise eut atteint un degré tel, que le coût futur de sa répression éveilla l'inquiétude de la Cité de Londres, celle-ci, qui est la puissance principale de notre système politique, intervint et imposa la paix, au risque d'une humiliation nationale sérieuse, au risque aussi d'affaiblir gravement notre prestige parlementaire déjà ébranlé.

Essayant de sauver ce qui pouvait encore l'être, les politiciens de Westminster imposèrent deux conditions. En premier lieu ils insistèrent pour que les négociateurs irlandais, notamment Michael Collins, donnassent leur assentiment à certaines formules. Celles-ci, bien que vagues, impliquaient la reconnaissance de l'autorité de la couronne britannique et de la communauté avec les autres Dominions, lesquels, nominalement, sont soumis à la dite couronne. Ces formules étaient et sont naturellement au plus haut point odieuses au peuple irlandais, qui vise à l'indépendance complète. D'autre part, on était en général d'avis que tout cela n'était que formalité pure, et que cette reconnaissance pourrait être retirée dans l'avenir, sans qu'il en résultât des consé-

quences sérieuses, pour aucune des deux parties. Et cela est vrai au point que c'est sans trop d'anxiété qu'on envisage l'éventualité de la proclamation à tout moment d'une république irlandaise. En attendant, tout symbole extérieur de communauté avec les Colonies ou les Dominions est évité avec soin, même tout lien nominal avec la couronne britannique. L'effigie du Roi n'apparaît pas sur les timbres-poste ; le drapeau local n'est pas arboré avec le drapeau britannique, comme c'est le cas pour tous les autres Dominions. Virtuellement, l'État Libre irlandais est aujourd'hui une République.

* * *

La seconde condition est plus sérieuse. Les Irlandais eux-mêmes lui donnent le nom de « partage ».

L'existence en Irlande d'une minorité protestante est connue de tous, même de ceux qui, sur le Continent, ne s'intéressent que de loin aux problèmes politiques anglais. Peut-être sait-on moins que cette minorité protestante est de différentes espèces. D'une part il y a une nombreuse *gentry* protestante. Un certain nombre de pasteurs protestants et d'hommes appartenant aux professions libérales, en particulier d'universitaires et de fonctionnaires, est disséminé dans toute l'Irlande catholique, du Centre, de l'Ouest et du Sud. Ces gens-là ont vécu durant plusieurs générations avec leurs voisins catholiques sur un pied d'intimité. A la vérité, il existe un fossé entre eux et ces voisins, mais tous possèdent en commun un certain caractère national, et les catholiques irlandais regardent ces protestants comme appartenant au même groupement social qu'eux-mêmes.

Bien différentes sont les loges maçonniques et orangistes du Nord-Est, avec leurs traditions intensément provinciales et leur haine de tout le mouvement national irlandais, parce que catholique. Ce groupement influent s'est solidement retranché dans les deux comtés du Nord-Est, Antrim et Down. Il forme la grande majorité de la ville industrielle de Belfast. Naguère il y avait là un quartier (dont les dimensions ont probablement diminué aujourd'hui) réservé à la population catholique étrangère à l'endroit et ne s'occupant que de travaux manuels. Le terme : « les deux comtés d'Antrim et de Down » n'est du reste pas strictement exact : chose singulière, l'angle sud du comté de Down est resté catholique. La frontière religieuse y court de l'Est à l'Ouest, le séparant du Nord. C'est là que St Patrice a débarqué pour la première fois, et c'est là que se trouve sa tombe.

Sur les quatre provinces formant l'Irlande, celle du Nord, dénommée Ulster, contient neuf comtés, soit sept, outre les deux comtés orangistes (1) d'Antrim et de Down. Les loges orangistes parlent toujours au nom de l'Ulster, mais de fait la population de toute la province est catholique à une faible majorité.

Aussi, lorsque le Gouvernement de Westminster se mit en mesure de sauver ce qui pouvait être sauvé après la défaite infligée par les rebelles irlandais, fut-il stipulé que la région qu'on persiste à dénommer « Ulster » serait séparée et détachée du reste de l'Irlande.

Si de toute la province d'Ulster on eût fait un seul gouvernement séparé, la majorité catholique aurait élu des mandataires, qui se seraient de suite prononcés pour la réunion avec le reste de l'Irlande. La minorité protestante aurait été dans ce cas, soumise à une majorité catholique. C'est ce que le

(1) Le terme d'Orangiste signifie en Irlande : anti-catholique militant et tire son origine du nom de Guillaume d'Orange.

Gouvernement anglais désirait naturellement éviter. Aussi, au lieu de détacher tous les neuf comtés, en prit-on six seulement, et les trois comtés de Donegal, de Monaghan et de Cavan furent laissés de côté. Les six autres ont une majorité protestante, faible mais effective. On les constitua en gouvernement séparé du reste de l'Irlande et connu sous le nom d'« Irlande du Nord », ou « les six comtés ». La minorité catholique refuse d'y participer à un gouvernement qu'elle ne reconnaît pas.

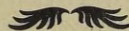
La délégation irlandaise qui négocia le traité, avait refusé d'accepter purement et simplement la ligne frontière des six comtés. Ses membres réclamèrent pour l'Irlande le droit, dans un avenir prochain, de réunir à elle ses coreligionnaires catholiques de l'autre côté de la frontière, là où ceux-ci se trouvent être en majorité. Le Gouvernement anglais de Westminster se comporta alors d'une façon inintelligente à l'excès et caractéristique des hommes inaptes à la politique qui le formaient alors. Ce ne sont pas les hommes d'État d'autrefois et des temps meilleurs qui eussent procédé de pareille façon. Voici ce qu'ils firent : ils firent deux sortes de promesses. De vive voix ils firent comprendre aux Orangistes qu'il n'y aurait pas de changement dans le tracé de la frontière, sauf des rectifications sans importance. Aux catholiques ils promirent que le tracé serait modifié radicalement, de façon à libérer les populations catholiques habitant les confins de l'Ulster. A ceux qui usèrent de ces procédés — aux politiciens — il était bien évident que les deux promesses ne pouvaient être tenues, puisqu'elles étaient contradictoires. Mais chacune des deux parties se retira sous l'impression qu'elle avait obtenu ce qu'elle voulait.

Aujourd'hui nous avons devant nous les résultats de ce double jeu. Le gouvernement introduisit officiellement dans l'Ulster, original (article 12 de ce qu'on dénomme aujourd'hui « Traité anglo-irlandais ») une stipulation concernant une commission de délimitation. Celle-ci devait comprendre un délégué irlandais, un délégué de l'Ulster et un président anglais. Mais les loges orangistes ont refusé à leur gouvernement la nomination d'un délégué ulstérien et ont par là créé une impasse. Le Gouvernement anglais s'est alarmé en voyant les conséquences des promesses contradictoires faites par ses prédécesseurs. Il s'est effrayé à la perspective d'une invasion par les Irlandais des districts orangistes, dans le but de libérer de force leurs coreligionnaires. En effet, dans ce cas une guerre civile serait inévitable et peut-être même des volontaires anglais viendraient-ils se joindre aux Orangistes. Aussi le Gouvernement se déclara-t-il décidé à imposer de gré ou de force aux loges orangistes la commission de délimitation et a-t-il convoqué au début de l'automne une session du Parlement, au cours de laquelle sera déposé et voté un projet de loi, qui rendra obligatoire un changement du tracé de la frontière de l'Ulster.

Pour le moment les choses en sont là. S'il existait en Angleterre une opinion publique forte, orientée dans l'un ou l'autre sens, une solution serait trouvée, solution ne comportant probablement pas d'effusion de sang ; tout au moins pas de guerre civile en Irlande sur une grande échelle. Malheureusement, sur cette question il n'existe pas de sentiment public bien prononcé. Une petite minorité, riche et importante, prend nettement le parti des loges orangistes. Du côté opposé il n'y a pas de minorité correspondante sympathisant avec les catholiques irlandais. La grande masse du peuple anglais en a assez de la question irlandaise et désire surtout qu'on en finisse. Si les Irlandais ouvraient les hostilités contre les

loges orangistes et leur gouvernement de Belfast avant la réunion du Parlement, je crois que la proposition gouvernementale tendant à imposer un changement du tracé de la frontière serait rejetée. Mais si les Irlandais se contiennent jusqu'à ce que la commission soit instituée, je présume que les choses se passeront probablement ainsi : les membres de la commission seront désignés et un changement radical effectué dans le tracé de la frontière, changement en vertu duquel de vastes territoires du Nord de l'Irlande seront incorporés à l'Irlande méridionale et catholique.

HILAIRE BELLOC.



Vers Jérusalem ⁽¹⁾

A bord du « Pierre Loti », 29 août 1924.

MON CHER DIRECTEUR,

Il faut que je vous raconte notre premier contact avec le Pèlerinage Saint-Louis. Nous avions rendez-vous à 8,30 heures, le 27 août, à l'église de Notre-Dame de la Garde, à Marseille. Notre train du P. L. M. nous débarqua à 5 heures du matin dans une ville déserte, au moment où l'Aurore aux doigts de rose ne s'annonçait encore que par une très incertaine lueur. Nous vîmes la Cannebière, je dirais aussi solitaire que le Sahara, s'il n'y avait pas eu un ou deux arroseurs publics qui l'inondaient à grandes eaux. Heureux Marseillais, qui se plaignent de la sécheresse !

Peu à peu, en grimpant au rocher de Notre-Dame de la Garde, le magnifique panorama du port, de la ville et de la mer s'éclaircit, et nous oublions la fatigue d'une nuit de chemin de fer en admirant le grand spectacle que le soleil embellissait de minute en minute. Comme la statue dorée de la Vierge apparaît rayonnante, illuminée avant la ville encore endormie dans l'ombre ! Et comme elle domine magnifiquement le golfe, l'Étoile de la mer, que les marins saluent de loin !

Le directeur des chapelains de Notre-Dame nous accueillit aimablement, M. Misonne et moi, et immédiatement nous pûmes dire la messe. Apprenant que nous étions du diocèse de Malines, il ne manqua pas de nous rappeler l'honneur qu'il avait eu de recevoir la visite du Cardinal Mercier. Nulle part, les prêtres de Malines ne sont traités en inconnus ; leurs lettres de *celebret* portent un nom qui, dans les plus petits trous de sacristie (si j'ose dire), a le don d'illuminer les visages.

Nous n'étions pas les seuls Belges à inscrire nos noms sur le registre des prêtres étrangers ce jour-là ; une fournée de missionnaires de Scheut, qui s'embarquaient à Marseille pour la Chine, nous avait précédés. Ils venaient mettre sous la protection de la Vierge leur voyage, autrement long que le nôtre, et un peu plus héroïque...

Mais voici que s'amènent Mgr Potard et Mgr l'Évêque de Madère. Celui-ci dira la messe du départ à 8,30 heures, bénira nos insignes et se mettra lui-même en route avec nous. Le

(1) Voir la *Revue catholique* du 5 septembre.

R. P. Emmanuel, supérieur des Pères Franciscains de Nazareth, adresse aux pèlerins, qui sont arrivés par paquets, une vibrante allocution pour nous rappeler dans quel esprit de foi, d'espérance et de charité nous devons entreprendre ce pèlerinage. Lui aussi nous accompagne, et avec lui, le Père Romain, de Lille, constitué l'aumônier du pèlerinage. Mgr Potard, lui, se réserve l'organisation matérielle, qu'après vingt-six ans et à raison de deux voyages par an, il connaît, on peut le dire, dans les coins.

On ne nous accable pas d'exercices de pèlerinage à bord, où nous ne sommes d'ailleurs pas les seuls, comme les pèlerins des Assomptionnistes l'étaient autrefois, quand ils avaient leur bateau, *l'Etoile*, de pieuse mémoire, mort au « champ d'honneur », torpillé pendant la guerre, quand, au lieu de pèlerins, il faisait des transports de matériaux pour les Alliés.

Il est édifiant et pittoresque, le spectacle de ces pèlerins qui, à trois heures, se réunissent sur le pont, à la poupe, autour du gouvernail, pour chanter le cantique « Nous voulons Dieu » et pour réciter le chapelet. Il semble que, du sein de cette immensité bleue, de cette coquille de noix qui, pour une douzaine de jours, porte nos pauvres vies humaines, nos chants et nos prières montent plus droit vers Dieu. Et quelle belle chose que la prière du soir à bord ! Comme les mots de la vieille formule, que nous récitons en famille dans notre enfance, prennent un sens plus profond, quand le navire vogué en plein dans le noir, sous les étoiles, avec, parfois, quand on se rapproche d'une côte, les feux intermittents d'un phare lointain !

Mais me voilà de nouveau loin de Marseille.

Je voulais vous dire, cependant, l'impression que m'a faite la nouvelle cathédrale, bâtie en face du port, où elle fait un effet magnifique. Commencée en 1853 par l'architecte Vaudoyer, continuée par Espérandieu et par d'autres, elle est presque achevée ; il n'y manque que les mosaïques et une partie de l'ameublement. Splendide monument à cinq coupes byzantines, d'une richesse de marbre extraordinaire, rêve de Mgr Mazenod, l'évêque de Marseille qui avait intéressé Napoléon III à son projet, cette cathédrale devait occuper le centre d'un nouveau quartier de Marseille. Mais, après la disparition du prince, d'autres plans d'embellissement de la ville prévalurent, et la grande église reste isolée au milieu des entrepôts, d'un abord difficile, et d'ailleurs, si peu fréquentée qu'elle ne s'ouvre au culte que le dimanche.

Triste sort d'une merveille, que le successeur de Mgr Mazenod ne parviendra pas à compléter de sitôt, en un temps où lui-même a été expulsé de son palais épiscopal et a dû se réfugier dans une maison particulière.

Pendant que le gardien de la cathédrale nous explique cette situation, M. Misonne a avisé le buffet des orgues placées derrière le maître-autel, et il nous fait apprécier la curieuse résonance du gigantesque vaisseau. Favorable à la musique grave et lente, l'acoustique extraordinaire de l'église fait le désespoir des prédicateurs, et celui des architectes, dont tous les efforts pour corriger cet écho furent vains.

La cathédrale s'élève grandiose à l'endroit où, selon la légende ou l'histoire, débarquèrent Lazare, Marthe et Madeleine, quand leur frère embarcation les emporta miraculeusement de Palestine à Marseille. Il faudrait bien une évangélisation nouvelle pour amener, dans le vaste temple désert, la population cosmopolite et indifférente, sinon païenne, qui habite le quartier maritime de la vieille cité des Phocéens !

* * *

A bord du « *Pierre Loti* », 30 août 1924.

MON CHER DIRECTEUR,

Toujours dans le bleu ! Je ne sais s'il pleut encore en Belgique et je souhaite que non, mais nous avons eu raison de ne pas emporter de parapluie. Le ciel est pur, la mer calme, les rochers blancs du cap Murro di Porco, au sud de Syracuse, se détachent admirablement sur le fond céruleen ; plus au Nord, l'Etna seul a son chapeau habituel de fumées et de nuages. Que le monde est beau ! Mais cette partie du monde est, certes, privilégiée, et qu'il doit faire bon habiter ici ! Oui, s'il n'y avait pas, pour contenir notre enthousiasme, le souvenir des tremblements de terre et des éboulements de rochers (Amalfi, Messine, Reggio), et la présence menaçante des volcans, dont la colère ne fait que sommeiller, en attendant un réveil peut-être terrible !

Hier matin, à 5 heures, je cours sur le pont pour voir si, dans la brume de l'aube, je n'apercevrais pas les lumières de Naples, où nous devons arriver vers 6 heures. Quel spectacle inoubliable ! Le soleil était encore sous l'horizon, le Vésuve se détachait tout noir sur la pâleur violette de l'aurore qui s'annonçait derrière lui. Pas un nuage au ciel, où clignotent les dernières étoiles, mais un énorme panache de fumée noire part du sommet du Vésuve, et s'étend comme un gigantesque stratus le long de l'horizon. Et à mesure que le « *Pierre Loti* » pénètre dans l'énorme baie, le magnifique décor surgit des ténèbres, et Naples apparaît, annoncée par un éparpillement de barques à voiles, entourée de sa ceinture de grands paquebots, autour desquels fourmillent, comme des mouches, les barquettes d'où partent les cris sonores et les gestes agités des bateliers napolitains.

Nous nous arrachons à notre admiration pour célébrer la messe à bord. Le bateau jette d'ailleurs l'ancre à une certaine distance des quais, et il faudra attendre une heure ou deux avant de débarquer. A 7 heures, Naples est encore endormie, et le permis de débarquement ne s'accorde pas à une heure aussi indue.

Quand enfin, à 8 heures, nous mettons le pied sur le plancher des vaches, on ne nous accorde que jusqu'à 14 heures pour visiter la ville. Le nom de Pompéi est sur toutes les lèvres ; déjà, notre bateau avait été envahi par les organisateurs d'excursions, les vendeurs de journaux et les changeurs. Des groupes de pèlerins, parmi lesquels M. Misonne, se jettent dans les autos qui filent dans la direction du Vésuve. Heureux d'avoir vu Pompéi, plus à mon aise, il y a vingt-quatre ans, je me contente d'aller revoir, avec l'abbé Hendrix, quelques églises et le Musée National.

La première visite revient évidemment à la Cathédrale Saint-Janvier, mais je dois dire que l'église Saint-Dominique m'attirait davantage.

Je ne l'avais pas vue lors de mon précédent voyage, et elle est pleine de souvenirs de saint Thomas d'Aquin, qui — dois-je le rappeler à un docteur en philosophie thomiste ? — fut professeur de théologie à l'Université de Naples. C'est dans cette église que le Cardinal Mercier était attendu aux fêtes jubilaires de saint Thomas, et le bon Frère dominicain, qui nous guide en baragouinant un français mêlé d'italien, nous dit la déception des Napolitains, quand ils apprirent que le grand thomiste ne viendrait pas. Ils attribuèrent la responsabilité de leur déconvenue à des complications politiques italiennes....

Nous vénérons l'image du Crucifix, peinture byzantine

sur bois, qui adressa à saint Thomas la célèbre approbation de ses œuvres, le plus bel *imprimatur* qui ait jamais été donné à un auteur depuis la rédaction de l'Apocalypse : *Bene scripsisti de me, Thoma*. D'autres reliques du grand Saint : la cloche qui convoquait les élèves à son cours, une page autographe du Maître, un os du bras. Ensuite, le corps de saint Tharcisius le petit martyr du Saint-Sacrement.

Au Musée National, nous retombons en plein paganisme. C'est toute la civilisation gréco-romaine de Pompéi, qui passe devant nos yeux émerveillés dans ces enfilades de salles, aux différents étages du vaste monument. Ne craignez rien, mon cher ami, je ne vais pas vous énumérer toutes ces richesses, encore moins les décrire : il y faudrait des volumes ! Et puis, il n'y a pas seulement les innombrables produits des fouilles de Pompéi et d'Herculanum, mais aussi les découvertes étrusques, les sculptures, la galerie de tableaux, etc. Je songe à la phrase de Ludovic Halévy décrivant la visite du Louvre par une troupe d'Anglais, sous la direction rapide d'un agent de Cook and Son : « Des siècles d'histoire passent devant leurs yeux ahuris ». C'est notre cas ; c'est trop à la fois, nous en aurons une indigestion de la mémoire. Affalés sur un banc, fatigués des pieds, des yeux et de la tête, nous décidons de retourner à la maison, c'est-à-dire, au « *Pierre Loti* », où nous nous reposerons, les deux heures qui nous restent, dans la contemplation de la baie de Naples et du mouvement des barques de tout calibre, dont l'essaim tourbillonne autour de notre mastodonte.

A 14 heures, nous levâmes l'ancre, et nous voilà en route pour Malte. Informations prises, nous passerons près du Stromboli vers 3 heures du matin. Je mets mon réveil sur 3,30 heures, et me charge de tambouriner sans pitié sur la porte de la cabine de mes compagnons, si le spectacle en vaut la peine. Le sentiment de ma responsabilité me réveilla à 1 heure. Le Stromboli ne m'échappera pas, pour sûr. J'attendrai sur le pont que ses feux paraissent à l'horizon.

Pas une âme sur le pont. Les salons, la salle de lecture, éclairés à giorno, sont vides. Le monstre a dévoré les 440 passagers et les 160 hommes de l'équipage, et il les digère dans les profondeurs de ses entrailles d'acier avec un grincement régulier de ses organes compliqués. Suis-je resté seul sur le dos de la bête, entre le ciel et l'eau ? A gauche, j'aperçois des villages illuminés et des phares de la côte italienne,

mais comment les identifier ? Où sommes-nous ? Le télégraphiste est à son poste, son casque sur la tête ; ne le dérangeons pas dans ses mystérieuses conversations avec le reste du monde. L'âme de la bête est donc toujours là, et l'intelligence dirige notre course folle à travers les ténèbres. Des échanges mystérieux de signaux entre le pont supérieur, réservé aux officiers de marine, et l'avant ou l'arrière me rassurent. Nous n'irons pas nous jeter de Charybde en Scylla, qui sont dans ces parages.

Mais qui me montrera mon Stromboli ? Après une heure de promenade sur le pont, je rencontre enfin un matelot : — « Et le Stromboli ? Où est donc le Stromboli ? » — « Oh ! Monsieur, il y a deux heures qu'il est passé. Nous voilà bientôt à Messine. » J'en reste inconsolable.

En effet, une grande lueur se projetant sur le ciel annonce le détroit de Messine. Ce sont les lumières de Reggio, et en face celles de Messine. Le spectacle devient si intéressant que je ne puis, en conscience, laisser dormir plus longtemps mes compagnons : « Terre ! Terre ! Messine illuminée ! Venez voir, fût-ce en pyjama, il n'y a personne sur le pont, et il fait une chaleur de 25 degrés ! »

Nous admirâmes longtemps ces traînées de lumières. La Calabre et la Sicile nous font grand honneur par leur illumination, et nous passons tout fiers, sans les saluer d'un coup de sirène. Silence impressionnant de ces côtes, si profondément endormies sous leur éclairage électrique, et de notre paquebot qui glisse imperturbable dans sa course, pour se replonger bientôt dans le noir ! Elles dormaient peut-être ainsi, Messine et Reggio, le 28 décembre 1908, quand un tremblement de terre ensevelit, en quelques instants, sous les décombres, plus de 50.000 habitants.

Messine passée, les côtes de Sicile, que nous longeons maintenant à distance, deviennent invisibles dans la nuit. Au lever du soleil, le gigantesque cône de l'Etna nous apparut. Je dis la messe de sainte Rose de Lima en présence du volcan, qui ne cessa pas de faire monter vers le ciel les fumées de son encens. Croirait-on que cette montagne si paisible, à la tête si froide, puisqu'elle est couverte de neige, soit capable d'entrer dans de brusques fureurs, qui font fuir d'horreur les villages si calmement assis à ses pieds ?

Chan. PAUL HALFLANTS.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Double jubilé au Mont César

Fête gémée, joie redoublée, le 8 septembre, en la Nativité de Notre-Dame, à l'Abbaye de la *Reine du Ciel* au Mont César à Louvain : c'était le XXV^{me} anniversaire de la fondation de l'abbaye et la Bénédiction abbatiale du fondateur, D. Robert de Kerchove l'Exaerde.

La Madone géante qui, des hauteurs de la colline surplombe tout l'avain, pour le faire bénir par son Fils, resplendissait sous l'éclat d'un radieux soleil. La pavoisement du monastère aux couleurs nationales, la décoration sobre et élégante du sanctuaire et du cloître, l'air de fête partout répandu, l'allégresse qui brillait sur tous les fronts, dans tous les yeux, l'atmosphère de joyeuse sérénité dans laquelle

baignaient les âmes, la grâce bénédictine qui donne une couleur et un parfum aux moindres détails pour en dégager le sens profond, l'épanouissement de la paix dans la splendeur de l'ordre : tout cela ravissait les cœurs et les mettait vraiment en jubilation.

Qu'il était imposant dans sa marche lente et majestueuse le cortège qui introduisait le Père Abbé à l'église pour la messe pontificale ! A la suite de la croix, la phalange des choristes vêtus de la longue robe blanche, la théorie des moines drapés dans les amples plis de la coule, ces hommes d'éternité qui ont pacifié tout leur être, ces Prélats venus de toutes les abbayes de Saint Benoît : Maredsous, Saint-André, Afflighem, Termonde, Steenbrugge, et de Saint Norbert : Averbode, Parc et Grimbergen, le vénéré Jubilaire D. Robert, à la figure émaciée qu'on dirait détachée d'un vitrail gothique mais illuminée par une joie suave, mitre en tête, la houlette abbatiale à la main, précédé de toute sa *chapelle*, puis enfin les évêques titulaires de Phocée et de Bethsaïde et Mgr Legrave auxiliaire du Cardinal et le représentant, apportant à l'auguste cérémonie le rehaussement de leur dignité.

Je ne redirai pas ici la beauté de cette messe, je me borne à constater que par la délicate modulation des voix, par le jeu infiniment nuancé de l'orgue, par le spectacle incomparable de ce chœur hiérarchisé environnant l'autel, image de la vision fameuse de la scène de l'Apocalypse où tout le ciel se range autour de l'Agneau, l'assemblée — elle était nombreuse et de choix — en communication directe avec le sanctuaire, se sentait aussitôt arrachée à ce monde et transportée par la pensée dans l'au-delà divin.

J'eusse souhaité pour finir un Te Deum plus triomphal, auquel toute l'assistance se fût associée, la *discretion* bénédictine en tempérait trop l'éclat, à mon sens. C'est par salves d'enthousiasme qu'il eût fallu lancer les strophes de l'hymne ambrosienne : immortelles actions de grâces à Dieu qui a fait surgir ici pour les siècles une abbaye et qui l'a comblée pendant cinq lustres d'innombrables bienfaits !

On sait que le repas à la table des moines est surtout une lecture pour ne pas donner lieu à la dissipation ; en cette journée de fête, il ne fut pas dérogé à la loi du silence même en faveur d'invités qui l'auraient rompu avec plaisir, mais ne s'y rangèrent pas moins avec satisfaction, et ce fut en réalité double festin.

A la salle du chapitre, non plus le chapitre des coupes, mais celui des louanges. C'était bien là qu'entouré de tous les dignitaires et Prélats, le Père Abbé devait recevoir les hommages et les vœux de sa famille spirituelle à laquelle s'était jointe celle du sang. Mgr Legraive, Mgr Janssens, D. Théodore Nève, abbé de saint André, D. Golenvaux, abbé de Maredsous, D. de Meester, prieur de Mont-César, le baron Eugène de Kerchove, au nom des siens, le comte Carton de Wiart, au nom des oblats, l'avocat Jean Tengels, pour les choristes, M. Maurijs Vanhaegendoren, pour les Boys-Scouts de Wilselo, ont tressé au jubilaire une gracieuse couronne de congratulations, dont la plus belle fleur est assurément la Lettre laudative écrite par le Cardinal Gasparri au nom du Saint Père qui fut lue et commentée par Mgr Janssens. Une exquise mélodie ouvrit la séance que clôtura le *Regina coeli*. Dans ce concert musical et oratoire le latin, le français, le flamand se réunirent pour parler la langue du cœur et nul n'y fut plus émouvant par la cordiale simplicité, par l'humilité sans fard que le héros de la fête.

La gratitude se traduisit aussi par des présents jubilaires : la généreuse offrande des Oblats et amis laïques de l'abbaye qui fut remise par le comte Carton de Wiart, un antiphonaire artistiquement relié, offert par les choristes, une crose — c'est le cadeau de la famille de Kerchove — reproduction exacte de la crose en bronze de saint Albert, à nœud sphérique, surmontée d'une volute à double révolution terminée par une petite tête de dragon dont les yeux sont rehaussés d'une perle et la langue empalée par une pierre. On sait que découverte dans la tombe du saint martyr à Reims, cette crose est conservée au musée de Cluny.

* * *

Des discours entendus, je voudrais recueillir ici la substance en rapelant à grands traits l'histoire de Mont-César par un résumé de l'article qui paraît dans la *Revue Générale* du 15 septembre.

Quand Robert de Kerchove, docteur en sciences politiques et administratives de l'Université de Gand eut résolu, à vingt-neuf ans, de quitter le siècle et de renoncer à ses espérances, il s'en fut frapper à la porte de Beuron. L'antique abbaye de la vallée du Haut-Danube en Souabe, illustrée par D. Maur Wolter, restaurateur du monachisme en Allemagne, avait déjà attiré, en 1860, un jeune Belge, qui devait jouer un rôle providentiel dans la création de Maredsous, en devenant l'Abbé et le premier Primat de l'Ordre, celui qui s'appellera D. Hildebrand de Hemptinne.

Le Kulturkampf chassa les moines de Beuron en décembre 1875 et ils se réfugièrent dans un ancien couvent de Servites, à Volders, près de Hal. C'est là que Frère Robert acheva son noviciat parmi les privations et les souffrances de toute sorte. Mais dès les débuts de l'abbaye de Maredsous dont les religieux prirent possession en 1876, l'exilé de Volders y fut envoyé. Successivement cellier et sous-prieur, prieur, il se distingua dans toutes ces charges par la sainte passion de la régularité et la calme énergie de son caractère.

En 1889, il vint s'installer à Louvain comme directeur de la Pédagogie estudiantine destinée aux élèves sortis de l'École abbatiale pour fréquenter les cours universitaires.

C'est alors que D. Hildebrand de Hemptinne, grand moine bâtisseur, qui traça les plans du Collège bénédictin de Saint-Anselme et du moulin des moniales de Maredret, conçut le projet d'une abbaye à fonder à l'ombre de l'Université. La ruche maredsolienne devait essayer et les Bénédictins subsaissaient d'ailleurs à leur tour l'attrac-

tion qu'exercerent sur les institutions monastiques les centres universitaires.

Le projet paraissait difficilement réalisable. Dom Robert triompha de toutes les difficultés. A l'extrémité de la rue de Malines, s'éleva, entourée de murs épais, la sombre masse du Mont-César. A son sommet se dressa pendant le moyen âge, le château-fort construit par le comte Lambert vers l'an 1000, ou nos princes transférèrent leur demeure pour être mieux à même de se défendre contre les ennemis du dehors et de mater les turbulences intérieures. C'est là que naquit le saint martyr Albert, vers 1160. Au XVI^e siècle, les princes de la Maison de Bourgogne y séjournerent souvent et y étalèrent leur faste. A plusieurs reprises, Charles-Quint y résida et c'est le moderne César qui donna son nom au *Keizersberg*. Joseph II en fit raser les derniers vestiges en 1783. Aux splendeurs évanouies d'un passé glorieux succéda une longue période de prosaïque utilisation. Là où brillants chevaliers et gentes dames déployèrent leur luxe princier, les maraîchers de la banlieue vinrent planter leurs choux et toute la colline se couvrit successivement de petites installations rurales.

C'est sur ce terrain que D. Robert jeta son dévolu. Avec la patience d'un saint, l'habileté d'un diplomate, il réussit si bien à négocier avec les occupants, avec les autorités communales, l'achat de toutes ces parcelles et de ces cottages que, après cinq ans de pourparlers épineux, le *Keizersberg* était prêt à recevoir ses nouveaux hôtes. Maître du terrain, D. Robert s'employa de 1891 à 1899, à diriger la construction de l'aile nord de la nouvelle abbaye, dédiée à la reine du ciel, d'après les plans de l'Abbé de Maredsous. Le style roman fut adopté et l'on verra un jour — mais quand ? — une coupole byzantine couronner l'église.

C'est le 12 avril 1889 qu'eut lieu à Maredsous la touchante cérémonie, du départ de la colonie des moines destinés à la fondation louvaniste, parmi eux, comme sous-prieur D. Columba de Marmion. Le lendemain ils inauguraient au Mont-César la vie monastique et le 8 septembre suivant, D. Robert de Kerchove recevait la bénédiction abbatiale des mains de S. E. le Cardinal Goossens, archevêque de Malines.

Voilà cinq lustres révolus qu'il est investi de sa haute paternité et depuis, sans défaillance, sans lassitude, endurant pour durer selon sa devise, austère avec aménité, rigide avec bonne grâce, plus sévère à lui-même qu'aux autres, n'exigeant rien qu'il ne fasse lui-même en perfection, règle incarnée, statue vivante de l'autorité, taillée dans le marbre d'une conscience inflexible, il a gouverné avec sagesse, *potius exemplo quam jussu*, plus par le rayonnement de l'exemple, lui fait écrire le Pape, que par l'intimation du commandement, portant les âmes de ses fils dans son âme de père, tenant parmi eux, selon la forte parole de saint Benoît, la place du Christ lui-même. A la droiture de l'homme d'honneur, à la courtoisie et à la distinction du gentilhomme, à la finesse du psychologue aiguisé par une longue expérience, il joint l'ardente sollicitude du pasteur et la mâle tendresse du père. Abbé des pieds à la tête, et je ne saurais être plus sincèrement admiratif : il faut répéter ici le dicton : tel abbé tel monastère.

Quelle est la physionomie propre du Mont-César ?

Séminaire théologique, ouvert à tous les religieux de la Congrégation belge de l'Annonciation de Notre-Dame, illustré par l'enseignement de Dom Columba Marmion ; laboratoire scientifique si bien placé à l'ombre de l'Université ; centre du mouvement liturgique créé par D. Lambert Beauduin, rayonnant sur tout le pays par les publications techniques ou populaires de son Bureau ; l'abbaye de Mont-César vient, par décision du Saint-Siège, d'être entraînée dans un sphère nouvelle, l'œuvre capitale de l'Union des Églises.

* * *

On le sait, le césaropapisme s'est effondré en Russie, les calamités inouïes qui sont venues fondre sur ces peuples innombrables ont secoué les âmes engourdies et comme pétrinées par des siècles de préjugés, les barrières qui les séparaient de l'Église de Rome sont tombées, une immense gravitation les attire vers la véritable Église de Christ. La restauration de l'unité est la grande œuvre du jour. Elle s'ouvrirait au regard pénétrant de Benoît XV quand il créait, en dehors de la Propagande, une Congrégation spéciale pour les Églises d'Orient à l'effet de les convaincre que « l'Église de Jésus-Christ n'est ni latine ni grecque, ni slave, et que tous ses fils, Latins, Grecs, Slaves, ou membres d'autres groupes nationaux, occupent la même place devant le Siège apostolique », et encore lorsque, moins de six mois après, fondait un Institut pontifical pour l'étude des choses orientales et appelant prêtres latins, Uniates, Slaves, Orientaux non unis, pour qu'ils y prissent quelques clartés de la doctrine de Rome. Cette restau-

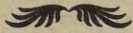
ration de l'unité passionnée Pie XI. Son auscultation paternelle lui a fait discerner le rôle providentiel que les moines de l'Occident sont appelés à tenir dans l'accomplissement de cette œuvre. Parce que le monachisme est né en Orient, parce qu'il y fut prospère, avant la séparation des Églises, sous le patronage même de saint Benoît révéral par eux comme le grand Patriarche des moines d'Occident, les Orientaux ne se défendent pas pour ceux-ci d'une réelle sympathie. Les Bénédictins s'efforcent de revivre la vie des premiers chrétiens, ils ont gardé comme un legs précieux des ancêtres la passion de la Prædication du pain, l'amour ardent de la sainte liturgie, ils présentent aux dissidents la religion de Rome conservée sous un aspect primitif dans leurs vieilles traditions antérieures au schisme, ils sont par là même, conclut le Pape dans la Lettre qu'il vient d'adresser à Dom Bédèle de Stotzingen, Abbé-Primat, singulièrement aptes à l'apostolat oriental et à la réconciliation de nos frères dissidents. Pie XI conjure donc le Primat et lui enjoint d'appliquer son Ordre à l'œuvre de l'Unité, il demande que les abbés d'une même Congrégation choisissent une abbaye qui se spécialisera dans l'étude des questions scientifiques et dans la pratique des moyens tendant au rapprochement des Églises séparées du centre. Lui-même trace à grands traits le programme de ces travaux ; il recommande à la particulière charité de ces artisans de l'unité, de ces intermédiaires naturels entre l'Orient byzantin-slave et l'Église romaine les Slaves de Russie qui sont exilés chez nous, ceux-là surtout que la grâce attire vers la vocation monastique ; il forme le vœu qu'un jour puisse être instituée à Rome une congrégation du rite slave réunissant en une seule famille les moines tant occidentaux qu'orientaux.

Le monastère belge désigné, il y a quelques semaines pour se vouer à ce grand apostolat, pour concentrer et organiser le travail en vue de l'unité des Églises, c'est précisément le monastère de Mont-César, merveilleusement adapté à cette tâche où il trouvera l'emploi de ses facultés, de ses hautes aptitudes et comme une modalité nouvelle de son action liturgique.

Ainsi s'affirme avec sa merveilleuse plasticité la vitalité féconde de l'institution jubilaire qui voit s'ouvrir devant elle après vingt-cinq ans d'existence de magnifiques perspectives. Pouvait-elle mieux célébrer ses noces d'argent que par ce renouveau de vigueur et ce déploiement d'activité ?

Ainsi se justifie la sollicitude providentielle qui a miraculeusement réservé de la ruine le Mont-César parce qu'il le réservait à une grande mission, à un glorieux avenir. Faut-il rappeler, en effet, que l'on contenté d'avoir incendié la bibliothèque de l'Université et résolu à faire périr dans une même conflagration le foyer scientifique du foyer monastique de Louvain, l'autorité militaire allemande avait donné par écrit, l'ordre formel de détruire complètement l'abbaye de Mont-César. Les moines gardent précieusement dans leurs archives ce document qui sera l'éternel opprobre de la culture allemande, mais aussi la preuve d'une protection divine. Le lieutenant chargé avec sa compagnie d'exécuter cet ukase barbare, de scrupule, réussit à en suspendre provisoirement l'exécution ce retard permit de soustraire l'abbaye menacée de mort aux flammes de l'incendie qui ravagea la ville de Louvain, le 20 août 1914. C'est en acquit d'un vœu et pour reconnaître par de solennelles actions de grâces cette quasi-miraculeuse préservation que, à l'issue des Vêpres pontificales, se déroula dans l'enclos de l'abbaye, la procession du 8 septembre : digne couronnement de cette double fête dont le souvenir ne s'effacera pas.

J. SCHYRGENS.



ITALIE

Les livres inédits de Tite-Live

Nous extrayons du TEMPS, cet intéressant article de son correspondant main, M. Jean Carrère :

Les renseignements arrivent de plus en plus nombreux, de Naples, de la découverte des inédits de Tite-Live par le docteur de Martino Fusco. Ces renseignements, à vrai dire, sont plutôt autour de la découverte que sur la découverte elle-même. Car, en ce qui concerne le fait décisif, l'auteur entend garder le secret le plus absolu, même à l'égard de ses amis les plus intimes, jusqu'à ce qu'il ait achevé la transcription et la traduction de la seconde décade, celle qui va du Livre XI au Livre XX, laquelle manque tout entière dans le Tite-Live que nous possédons jusqu'à ce jour. Cette transcription sera terminée en novembre, il faut donc attendre avec patience deux ou trois mois. Ce n'est

pas beaucoup, il faut le reconnaître ; et si M. de Martino-Fusco était un imposteur ou un fantaisiste — ce que l'on sait de lui ne permet pas de le supposer un seul instant — il est probable qu'il s'accorderait un plus long délai pour mettre notre patience à l'épreuve.

En attendant, la presse italienne et les milieux intellectuels s'occupent de l'homme lui-même, de ses œuvres précédentes. Le jeune savant a donné jusqu'ici tant de preuves du sérieux de ses études, de l'originalité de son esprit et de l'activité de ses recherches, qu'il faut lui accorder le plus grand crédit.

Disons tout de suite que la première découverte du Tite-Live inconnu remonte déjà à la fin de 1922 ou aux premiers jours de 1923. Et M. de Martino a réussi à garder le secret absolu pendant plus d'un an. Il a commencé dès les premiers mois de 1923 la transcription et la traduction de la deuxième décade, et il espérait les terminer en un an. Mais le travail a été beaucoup plus long qu'il ne croyait, par suite de l'écriture même du manuscrit, qui remonte au sixième siècle et dont le déchiffrement est très difficile. Il s'est alors produit ceci : qu'un ami du jeune savant et son collaborateur, le professeur Terzaghi, qui dirige avec M. de Martino une revue d'études paléographiques, *Museon*, était au courant de la découverte et avait promis de garder le secret. Il l'a gardé, en effet, et pendant un an et plus. Mais ne recevant plus de nouvelles de M. de Martino, qui travaillait à l'écart, et croyant que le travail était sur le point d'être terminé, il en dit quelques mots dans sa revue spéciale, *Museon*, lui seulement par quelques érudits, croyant que le grand public n'en serait pas informé. La nouvelle fut envoyée à un journal anglais, et on sait la suite.

M. de Martino-Fusco n'en est pas, du reste, à sa première découverte sensationnelle. Tout récemment, quand eurent lieu, à Naples, les fêtes pour célébrer le septième centenaire de la fondation de l'université, il publia une brochure dans laquelle, selon les recherches qu'il avait faites et les preuves qu'il avait trouvées, il démontrait que l'Université de Naples n'avait pas été fondée par Pierre des Vignes, le grand ministre de Frédéric II, ainsi qu'on le croit généralement, mais par Roger, le Normand le premier fondateur du royaume de Naples et le véritable créateur de la capitale nouvelle qui s'éleva, aux bords de golfe enchanté, sur les ruines et les souvenirs de l'antique cité parthénopéenne.

Cette brochure, dont la lecture entraîne la conviction de qui la lit par la solidité des arguments et l'enchaînement irrésistible des déductions, fut naturellement fort mal accueillie par presque toute la science officielle. Voilà de braves et de graves gens qui, depuis plusieurs mois, préparent des fêtes et des cérémonies dans lesquelles ils figureront et péroreront, chargés d'honneurs et de charmes, et tout d'un coup un importun arrive qui leur dit que la fête n'a aucune raison d'être, qu'ils se sont trompés, que la fondation de l'Université de Naples remonte à une autre dynastie que celle dont ils vont célébrer la gloire, et vous voudriez que ces braves gens fussent satisfaits ! Ils se sont fâchés, ce qui est très humain, et ils ont maltraité quelque peu l'audacieux paléographe qui rétablissait la vérité, mais qui gênait les cérémonies et les discours déjà prêts. Or, si les professeurs de l'Université de Naples, organisateurs des fêtes, étaient mécontents, combien plus furieux encore étaient les savants allemands ! On sait, en effet, que la douce manie des savants allemands est de prétendre et d'assurer que ce sont leurs aïeux qui ont civilisé l'Italie et que tout ce que la Péninsule a eu de grand, pendant le moyen âge, et jusqu'à la renaissance, elle l'a dû aux invasions germaniques et à la bienfaisante domination des empereurs venus d'au delà des Alpes. Le très pittoresque et génial Gregorovius — que j'avoue pour ma part aimer beaucoup pour l'originalité de son esprit, pour la couleur de son style et pour la vitalité de ses évocations historiques — Gregorovius, donc, pousse jusqu'au lyrisme et au delà, jusqu'à la fable même, cette conviction sincère que l'Allemagne a créé l'Italie moderne, et cela donne à sa si grouillante histoire du moyen âge italien un mouvement et une ampleur qui en rendent la lecture aussi passionnante que celle d'un roman. Il faut lire, par exemple, dans Gregorovius, l'épopée de Frédéric Barberousse en lutte contre Alexandre III, et, plus encore, celle de Frédéric II en lutte contre Innocent IV.

Frédéric II surtout, est exalté comme le véritable civilisateur de l'Italie tout entière. C'est lui qui, de sa cour de Sicile, suscita la naissance de la littérature italienne ; ce fut lui qui inspira les précurseurs et les maîtres de Dante ; et c'est à lui, par conséquent, que Dante doit d'avoir pu écrire en italien la *Divine Comédie*. Certes, il serait absurde et puéril de nier le génie de Frédéric II et l'intelligence de son grand ministre Pierre des Vignes ; mais de croire que l'Italie du moyen âge, et particulièrement l'Italie du Sud, était retombée, avant

eux, dans une barbarie complète, c'est une exagération tellement énorme qu'elle se réfute d'elle-même. Toutefois, de cette légende un peu grosse, une croyance était restée, à savoir que l'Université de Naples avait été fondée entièrement par Pierre des Vignes, sous l'impulsion de Frédéric II. Or, M. de Martino-Fusco démontre l'inanité de cette légende. Il fait voir que l'Italie du moyen âge, et particulièrement l'Italie gréco-latine du Sud, n'avait jamais perdu l'empreinte de la civilisation romaine et grecque ; il montre qu'à Naples il existait des foyers d'études bien avant les empereurs allemands, et que le Normand Roger, de goûts si artistes comme le prouvent les monuments qu'il fit entreprendre, fut séduit et enveloppé lui-même par le charme et le prestige de cette civilisation gréco-romaine qu'il trouva dans la vieille Parthénope, et qu'il organisa, en réalité, ce foyer de culture, que constitue une université. Que Pierre des Vignes l'ait développé et élargi ensuite, c'est naturel, de même qu'il est constaté que l'université napolitaine fut encore élargie et transformée par la dynastie des Angevins, et notamment par le roi Robert, l'ami de Pétrarque. Telle est la vérité qu'a démontrée M. de Martino-Fusco ; et elle est déjà admise par toutes les personnes compétentes et impartiales.

* * *

Donc, patience quant à la question de l'étendue et de l'importance des manuscrits que M. de Martino examine et éprouve avec sa conscience coutumière. Bornons-nous pour aujourd'hui à donner un aperçu du milieu monastique où ces manuscrits anciens — et tant d'autres — furent transcrits et conservés pendant tant de siècles. Cela seul est déjà intéressant en soi-même.

M. de Martino-Fusco a démonté, dans ses écrits précédents, qu'il y eut, au cinquième et au sixième siècles, plusieurs écoles importantes de calligraphie onciale, particulièrement dans les couvents du Sud de la péninsule, à Naples, en Calabre et dans les Abruzzes. Cassiodore, le célèbre ministre de Théodoric, s'étant retiré du monde, avait fondé (540) en Calabre, à Scyllacium, lieu de sa naissance, un couvent où il ordonnait à ses frères dont il était le prier, de s'occuper toute la journée de la transcription des œuvres « divines et humaines », afin qu'ils pussent, par ce travail méticuleux, « vaincre les tentations ». Les bons et robustes moines de ces siècles agités étaient donc courbés presque continuellement sur des parchemins où ils recopiaient les œuvres « humaines », c'est-à-dire les grands poètes et prosateurs des littératures grecque et latine. On voit donc combien disparaît, à cette seule constatation, la légende chère à tous les Homais des deux continents, selon laquelle les moines auraient détruit les œuvres de l'antiquité classique.

Les religieux recopiaient donc les œuvres immortelles avec la plus scrupuleuse application ; et le bon Cassiodore, notamment, exigeait, sous peine des disciplines les plus sévères, la transcription fidèle des textes intégraux, et voulait que les citations fussent reproduites dans leur langue originale. L'écriture onciale, qui n'emploie exclusivement ou presque exclusivement que des majuscules, rendait plus difficile et plus long le travail de ces pauvres copistes. Et ce n'était pas seulement dans le couvent de Cassiodore que se pratiquait ce travail, mais aussi, comme lui-même le constate en ses lettres, dans de nombreux couvents de son époque et notamment dans le *Castrum Lucullanum* (l'ancienne villa de Lucullus), à Naples, dont l'abbé était alors un très savant homme nommé Eugippius, qui fut en relations épistolaires avec Cassiodore et saint Fulgence. Cet Eugippius ou Eugipe agrandit considérablement, sous sa direction, sa bibliothèque du *Castrum Lucullanum*, qui devint célèbre au moyen âge, et où se trouvaient (comme l'a dit M. de Martino-Fusco dans un article de la revue *Mousson*) non seulement les ouvrages sacrés, mais encore les « antiques Muses ».

Et maintenant, attendons les précisions, qui ne peuvent tarder.



RUSSIE

Christianisme et Bolchévisme

D'après un article du *Rév. Hugh B. Chapman* : Christianisme et Bolchévisme, dans *THE NINETEENTH CENTURY AND AFTER*, de septembre 1924.

Un Américain exprimait dernièrement à l'auteur l'avis que l'accord de M. Mac Donald avec les Soviets serait son « tombeau politique ».

Un autre Américain, « encore plus distingué », renchérisait sur le premier, en déclarant, il y a peu de temps, au Révérend Chapman, que les États-Unis ne voulaient en aucun cas avoir affaire aux Bolchéviks, pour des motifs d'ordre religieux d'abord, ensuite parce que leur propre désagrégation en serait la conséquence. On sentait dans ces paroles la conviction qu'un pareil contact souillerait le drapeau étoilé.

L'Extrême Gauche britannique paraît ne pas se rendre compte de ce qui se passe en Russie. Il est permis de s'étonner qu'un concert d'indignation n'ait pas accueilli le geste du premier Ministre britannique serrant la main aux assassins du Tsar, cousin du roi d'Angleterre ; mais même ce crime pâlit devant le défi jeté par le Bolchévisme à Dieu, devant son intention ouvertement exprimée de réduire le monde à un état d'athéisme, d'anarchie et de désordre.

Quoi qu'on dise de la tendresse de « Nicolas » (*sic*) Lénine pour les enfants et de son amour de l'humanité, il n'en restera pas moins pour nous un ange déchu, dont le cerveau malade visait à la destruction de l'âme russe, à la mise en croix une seconde fois du Christ et à sa propre exaltation.

Que de traits, de détails dans la vie publique de l'Angleterre de nos jours : l'énorme augmentation du nombre des écoles communistes, où on enseigne aux petits enfants le mépris du nom de Jésus ; la soif de l'or ; la pairie ridiculisée (*sic*), la haine de l'obéissance ; le déclin de la piété filiale, etc. — qui sont très probablement une répercussion des influences de « Leningrad » !

Comment le chef d'une minorité à la Chambre des Communes, jouant tantôt au métaphysicien, tantôt à l'aristocrate, tantôt au champion des masses, peut-il appuyer et soutenir ceux qui sont à la source de ces influences ?

L'auteur déteste le bolchévisme, parce que celui-ci repose sur la haine et l'avidité, alors que Jésus réproche l'un comme l'autre. Aussi chacun de nous doit-il, dans la mesure de ses forces, s'opposer à cette marée de folie qui risque de submerger tout le monde civilisé. Malheureusement, un centre comme Londres, épris de boxe, de luxe, de spectacles de tous genres, adonné aux vices de toutes sortes, ne semble guère capable d'enrayer le flot qui monte.

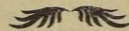
Il est aussi certain que le lever du soleil qu'à moins que les chrétiens de toutes les confessions, renonçant à leurs disputes, ne s'unissent, s'efforçant d'imiter leur Chef commun — l'esprit du Bolchévisme finira inévitablement par miner les institutions les plus anciennes et les plus vénérées. Oui, peut-être criera-t-on au paradoxe, mais il n'en est pas moins vrai qu'on ne pourra désarmer le Bolchévisme que par l'amour, en prenant pour devise : *Omnia vincit amor*, le léninisme y compris. L'abandon de toute pompe inutile ; la suppression dans la mesure du possible du jeu ; la lutte contre le boisson et le vice ; la restauration de l'école du Dimanche ; des patrons sévères mais humains ; des propriétaires fonciers « idéals » et résidant sur leurs terres : voilà les meilleurs éléments de la croisade qui pourra parer au danger menaçant l'Empire britannique.

* * *

Les richesses de la Russie n'ont pas de limites : les financiers se laissent tenter par elles et un mot d'ordre électoral est vite donné qui promet, en renouant les rapports commerciaux anglo-russes, de diminuer le nombre des chômeurs et de développer le commerce. Tous les partis politiques se sont malheureusement laissés prendre à cette illusion. Il est temps de réagir contre cette tendance. L'auteur préfère l'image de St-George foulant aux pieds le dragon, comme symbole des relations anglo-soviétiques, à un pavillon de pirate et à des tas crasseux de papier-monnaie, semblant jeter un défi à la conscience comme aux plus nobles traditions britanniques (1).

(1) L'auteur a raison en partie, mais ce n'est que par le fer et le feu, non par l'amour qu'on pourra extirper ce léninisme, qui, bien souvent, n'a même pas l'excuse de la sincérité et ne sert qu'à couvrir les appétits comme les instincts les plus « terre-à-terre », sinon les plus vils...

Comte PEROVSKY.





EAU DE COLOGNE
IMPERIALE
*Rafraichit comme une source
 aux parfums de fleurs*
 PARFUMERIE - BOLDOOT - BRUXELLES

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE
 LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

GRAVURES

EXPOSITION PERMANENTE CHEZ :

W. H. SMITH & SON
 (SALON D'ART DU 1^{er} ETAGE)

POINTES SÈCHES, EAUX FORTES, DESSINS ORIGINAUX, ETC.
 GRAVURES ANGLAISES & AMÉRICAINES

78, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES
 BRUXELLES

ORFÈVRERIE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies
 TÉLÉPHONE 177-87

ORFÈVRERIE ARGENTÉE ET
 DORÉE - ORFÈVRERIE D'AR-
 GENT - SERVICES DE TABLE
 - SERVICES A THÉ -
 - SURTOUT CANDÉLABRES -
 CADEAUX ET CORBEILLES
 DE MARIAGE
 - COUPES DE SPORTS -

MARCHAND TAILLEUR

— o —
 COSTUMES
 DE
 SOIRÉES
 ET DE
 CÉRÉMONIES
 — o —

MAISON

L. DUPAIX

50, rue du Marais, Bruxelles

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE
 emploient

LA PIERRE HUMIDE
 A REPRODUIRE
 Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise
 Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco
 Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

1. — **Biographie du Cardinal**
(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).
2. — **Son Eminence dans l'intimité**
(Illustré de vues superbes et inédites du palais archiépiscopal).
3. — **Le Cardinal et la grande guerre**
(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).
4. — **La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Eminence ;**
 - a) Les Evêques et les Evêchés ;
 - b) Les Cathédrales *(vues extérieures et intérieures)*.
 - c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.
5. — **Notice biographique des Papes sous lesquels Son Eminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).**
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques: Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc..
6. — **Hommage à Son Eminence**
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.
7. — **Le jubilé — Compte rendu.**
(Illustration des principales phases du jubilé).
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Eminence
(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ deux cents pages, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc.. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial, sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal.

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Édition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin du Levant et impression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera tiré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ À NONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Liedts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.



Maison du Lynx

rue de la
Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Médailleurs — Photgraveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242

L'EXPOSITION

de G. CARAKÉHIAN, 21-22, Place S-Gu-
dule, est prolongée d'une semaine. Tous les
tapis en vente sont garantis pur Orient et
les prix très avantageux sont marqués en
chiffres connus

TAPIS A PARTIR DE 200 FR

A la Grande Fabrique

- - E. Esders - -

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

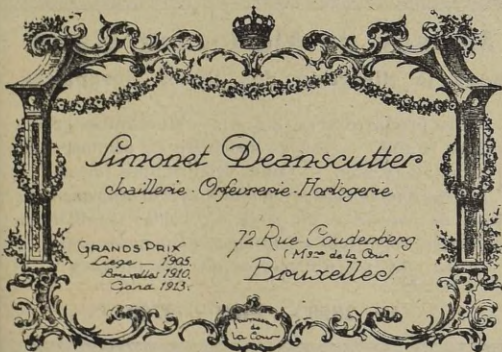
Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.



CHOCOLAT**DU C** ANVERSLA GRANDE
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche**C^e française du Gramophone**BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers**VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur**

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur -:

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES Tél. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRÉS
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Soleil ou pluie
"NUGGET"
lait**"NUGGET" POLISH****ÉTABLISSEMENT**

DES

SŒURS DE NOTRE-DAME

Rue de l'Empereur, 13-15, ANVERS

École moyenne. — École normale primaire prépa-
ratoire au diplôme officiel d'institutrice. — Régime
flamand. — École normale moyenne préparatoire
au diplôme officiel de régente. — Régime flamand
et wallon.Section des langues germaniques; Section littéraire;
Section scientifique; Cours d'enseignement supérieur.**PROSPECTUS SUR DEMANDE****Institut des Sœurs de la Providence**
de **GOSELIES**

École normale agréée de l'État. — École normale gardienne

École professionnelle-ménagère agréée

Pensionnat : Études primaires et moyennes selon les
programmes officielsL'établissement, à proximité de la campagne, offre toutes les
garanties de salubrité désirables.Un parc de 6 hectares permet aux élèves le travail et l'étude en
plein air, pendant la bonne saison et procure des divertissements
variés.

L'examen d'admission à l'école normale aura lieu le 23 septembre

DEMANDEZ PROSPECTUS**Institut Saint-Boniface**

82, rue du Viaduc, à Ixelles

Externat**Internat****Demi-Pension****Maison de Melle, lez Gand**
sous la direction des Pères JoséphitesCours préparatoires (3 ans). — Humanités gréco-
latines (6 ans). — Écoles spéciales de commerce et
d'industrie (6 ans). — Cours scientifiques (2 ans).Le plus ancien Collège d'humanités et la plus ancienne
École de commerce du pays. — Vastes installations
modernes; collections scientifiques de premier ordre.

La « Maison » n'accepte que des internes

Fr. 2000 — 2400 — 2700